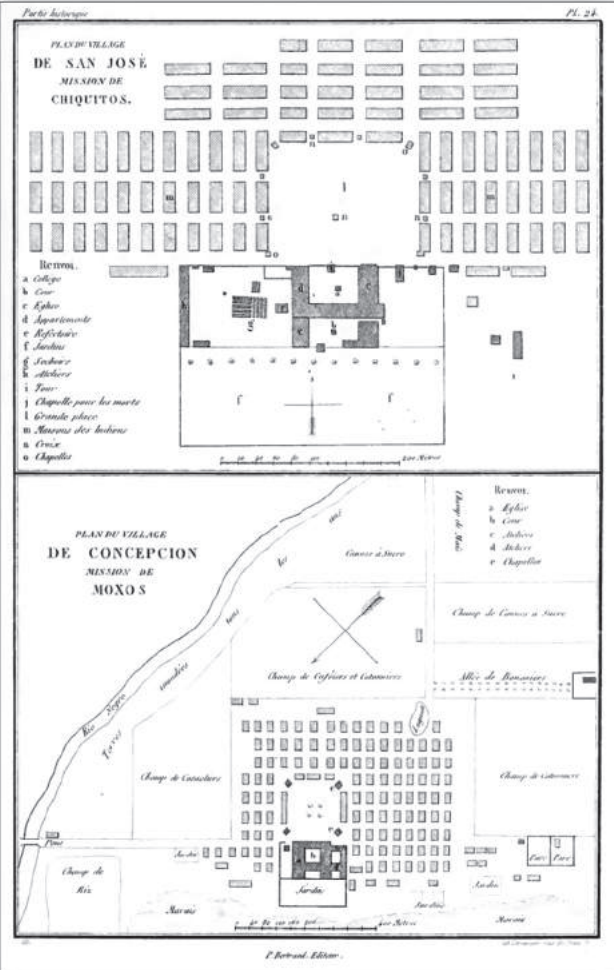


UN HOMMAGE AUX ARCHITECTES SUISSES EN BOLIVIE
UN HOMENAJE A LOS ARQUITECTOS SUIZOS EN BOLIVIA
Artículos de Lionel Moser



Un hommage aux architectes suisses en Bolivie

Un homenaje a los
arquitectos suizos
en Bolivia

Créditos

Título:

Un hommage aux architectes suisses en Bolivie
Un homenaje a los arquitectos suizos en Bolivia

Producción:

Editorial Quatro Hermanos
Embajada de Suiza en Bolivia

Disponible en:

Embajada de Suiza en Bolivia
La Paz, Bolivia

Telefono: +591 2 2751001

E-Mail: lapaz@eda.admin.ch

www.eda.admin.ch/lapaz

Diagramado e impreso en Bolivia:

Editorial Quatro Hermanos
2024

Artículos: Lionel Moser

Traducción: Embajada de Suiza en Bolivia

Présentation du magazine

L'influence suisse en Bolivie remonte à plusieurs siècles et se poursuit encore aujourd'hui. Ainsi, nombre de bâtiments emblématiques dans différentes régions du pays portent la marque de migrants helvétiques.

Pour moi, Ambassadrice de Suisse dans l'Etat Plurinational de Bolivie, découvrir l'histoire de ce pays et le rôle qu'y a joué la communauté suisse, ses valeurs et ses connaissances ont été un enrichissement constant. Dans ce sens, l'ambassade de Suisse en Bolivie a le plaisir de présenter une série d'articles, écrits par notre compatriote Lionel Moser, qui content l'histoire de certains de nos ressortissants venus en Bolivie et de leurs réalisations architecturales. Il s'agit notamment de la Cathédrale de La Paz, de la Casa Dorada à Tarija et des églises des missions de la Chiquitanía construites par le jésuite Martin Schmid au XVIIIe siècle, attractions touristiques aujourd'hui inscrites au patrimoine mondial de l'UNESCO.



Dr. Edita Vokral, Ambassadrice de Suisse en Bolivie.

Là, grâce au travail inlassable et au dévouement de notre compatriote Hans Roth, non seulement les bâtiments historiques ont été maintenus et rénovés, mais les traditions artistiques et le patrimoine culturel ont été revalorisés.

Cette revue est un hommage aux architectes suisses en Bolivie. Il nous emmène dans un voyage historique à travers les biographies de ces bâtisseurs, les obstacles qu'ils ont rencontrés et le bouleversement culturel qu'implique un tel voyage. Du XVIIIe siècle, avec Martin Schmid, au début du XXIe, avec la construction de l'ambassade de Suisse à la Paz il y a de cela vingt ans, la l'émigration helvétique a contribué à façonner le visage de la Bolivie tel que nous le connaissons.

Pour l'ambassade de Suisse en Bolivie, c'est une joie de pouvoir partager avec vous ces anecdotes historiques qui démontrent et valorisent les échanges culturels entre la Suisse et la Bolivie au fil des ans. Nous sommes convaincus que ce lien amical entre les deux pays se renforcera à l'avenir également.

Le texte original a été écrit par Lionel Moser en français et est suivi d'une traduction en espagnol par l'ambassade de Suisse en Bolivie. Nous aimerions profiter de cette occasion pour remercier l'auteur pour sa recherche qui a rendu visible la contribution des Suisses au paysage et à la culture de la Bolivie. En outre, je tiens à remercier tout particulièrement le bureau d'architectes Brauen & Wälchli Architectes, la Fondation Machicado Viscarra, la famille Camponovo qui nous a donné accès aux archives et les proches des architectes qui ont participé par leurs témoignages, ainsi que les photographes impliqués dans le projet.

Je vous souhaite une bonne lecture !

Dr. Edita Vokral
Ambassadrice de Suisse en Bolivie

Presentación de la revista

La influencia suiza en Bolivia se remonta a varios siglos y continúa hasta nuestros días. Así que muchos edificios emblemáticos de diferentes partes del país llevan la marca de los migrantes suizos.

Para mí, como Embajadora de Suiza en el Estado Plurinacional de Bolivia, conocer la historia de ese país y el papel que ha desempeñado la comunidad suiza, sus valores y conocimientos han sido un constante enriquecimiento. En ese sentido, la Embajada de Suiza en Bolivia tiene el placer de presentar una serie de artículos, escritos por nuestro compatriota Lionel Moser, que contienen la historia de algunos de nuestros ciudadanos llegados a Bolivia y sus realizaciones arquitectónicas. Entre ellos destacan la Catedral de La Paz, la Casa Dorada en Tarija y las iglesias de las misiones de la Chiquitanía construidas por el jesuita Martin Schmid en el siglo XVIII, hoy en día declaradas Patrimonio de la Humanidad por la UNESCO.



Dra. Edita Vokral, Embajadora de Suiza en Bolivia.

Allí, gracias al trabajo incansable y a la dedicación de nuestro compatriota Hans Roth, no sólo se han mantenido y renovado los edificios históricos, sino que también se han revalorizado las tradiciones artísticas y el patrimonio cultural.

Esta revista es un homenaje a los arquitectos suizos en Bolivia. Nos lleva a un viaje histórico a través de las biografías de estos constructores, los obstáculos que encontraron y el cambio cultural que implica tal viaje. Desde el siglo XVIII, con Martin Schmid, hasta inicios del siglo XXI, con la construcción de la Embajada de Suiza en La Paz hace veinte años, la emigración suiza ha contribuido a dar forma al rostro de Bolivia tal como la conocemos.

Para la Embajada de Suiza en Bolivia es una alegría de poder compartir con ustedes estas anécdotas históricas que demuestran y valoran el intercambio cultural entre Suiza y Bolivia a lo largo de los años. Confiamos en que este lazo amistoso entre ambos países también se refuerce en el futuro.

El texto original fue escrito por Lionel Moser en francés y va seguido de una traducción al español, realizada por la Embajada Suiza en Bolivia. Quisiéramos aprovechar esta oportunidad para agradecer al autor su investigación, que ha hecho visible la contribución de los suizos al paisaje y la cultura de Bolivia. Además, quiero agradecer especialmente al estudio de arquitectos Brauen & Wälchli Architectes, a la Fundación Machicado Viscarra, a la familia Camponovo que nos dio acceso a los archivos y a los familiares de los arquitectos que participaron con sus testimonios, así como a los fotógrafos involucrados en el proyecto.

¡Les deseo una buena lectura!

Dra. Edita Vokral
Embajadora de Suiza en Bolivia.

Note de l'auteur

La Suisse est maintenant un pays de forte immigration ; il convient cependant de se rappeler que, auparavant, elle a connu une émigration toute aussi significative, souvent en direction des grands espaces à coloniser des Amériques. Si la Bolivie n'a pas connu les vagues de peuplement helvétiques massives qui ont déferlé par exemple sur le Brésil et l'Argentine, elle a accueilli, depuis l'époque coloniale, plusieurs individualités talentueuses, dotées de fortes personnalités, dont l'histoire reste largement à écrire.

A l'occasion des vingt ans de l'inauguration du bâtiment de l'ambassade de Suisse à La Paz, celle-ci vous propose une série dédiée aux bâtisseurs suisses qui ont créé certains des monuments marquants qui font le visage de la Bolivie.

Une partie importante des provinces boliviennes et les principales régions linguistiques de Suisse y seront représentées :

- Nous commencerons par la Suisse alémanique, ou, si l'on préfère, la Chiquitanía, où le Jésuite Martin Schmid, dans l'utopie des réductions au XVIIIe siècle, bâtit des églises baroques aujourd'hui au patrimoine de l'UNESCO - il est également compositeur, luthier, enseignant et urbaniste.
- Au XXe siècle, son oeuvre sera restaurée et développée par un autre Jésuite suisse alémanique, Hans Roth. De plus, il contribuera au développement de la région au niveau artisanal et musical, et créera ses propres chefs-d'œuvre architecturaux.
- Plus en altitude, les frères Camponovo, italo-tessinois, apporteront une contribution décisive à l'identité de Sucre, La Paz et Tarija. Quelques exemples ? La Glorieta, la Casa Dorada, la Cathédrale ...
- Et si l'on boucle la boucle, comment ne pas citer le bureau lausannois Brauen & Wälchli Architectes, auteur ... de l'ambassade à La Paz ! Celle-ci, comme on le verra, est le fruit d'une profonde réflexion sur l'habitat traditionnel de l'Altiplano, mais également sur l'efficacité énergétique.

Si nous ne visons pas l'exhaustivité, nous espérons que cette série apportera sa pierre aux relations mutuelles que la Suisse et la Bolivie construisent depuis plusieurs décennies maintenant, et permettra au lecteur de découvrir quelques apports de la communauté suisse à la société bolivienne.

Lionel Moser

Auteur

Présentation de l'auteur



Lionel Moser, né le 27 mai 1980 et licencié ès lettres, est enseignant de français et d'histoire. Il se consacre actuellement aux Suisses en Amérique du Sud ; ses recherches comprennent la rédaction d'articles historiques et biographiques, la conception de séquences didactiques et la collecte de documents d'archives.

*Il travaille également pour la Maison des Amériques, un musée qui ouvrira ses portes à Châtel-Saint-Denis (Fribourg) en 2026, et qui sera consacré à l'émigration suisse aux Amériques. Parmi ses publications récentes, citons les articles « Martin Schmid, un Jésuite suisse en Bolivie », publié dans le magazine historique *Passé simple* et « Une Suissesse gère un ecolodge dans la jungle bolivienne », publié sur *Swissinfo*.*

Nota del autor

Suiza es actualmente un país con una fuerte inmigración; sin embargo, es conveniente recordar que, antes, también conoció una emigración igual de significativa, a menudo en dirección de grandes espacios a colonizar en las Américas. Si Bolivia no conoció las olas migratorias masivas de la población helvética que han desencadenado por ejemplo sobre Brasil y Argentina, Bolivia recibió, desde la época colonial, varios individuos talentosos, dotados de fuertes personalidades, cuya historia queda ampliamente para escribir.

En la ocasión de los veinte años de la inauguración del edificio de la Embajada de Suiza en La Paz, este documento les ofrece una serie de artículos dedicados a suizos que han creado algunos de los monumentos arquitectónicos que caracterizan el paisaje de Bolivia.

Una parte importante de las provincias bolivianas y las principales regiones lingüísticas de Suiza están representadas:

- Comenzaremos con Suiza alemana, o, si lo prefieren, la Chiquitanía, donde el jesuita Martin Schmid, en la utopía de misiones del Siglo XVIII, construyó las iglesias barrocas, hoy en día patrimonio de la UNESCO - quien fue también compositor, luthier, profesor y urbanista.
- En el siglo XX, su obra será restaurada y desarrollada por otro jesuita suizo alemán, Hans Roth. Además, contribuirá al desarrollo de la región a nivel artesanal y musical, y creará sus propias obras maestras.
- Más en altura, los hermanos Camponovo, italo-tesinos, aportarán una contribución decisiva a la identidad de las ciudades de Sucre, La Paz y Tarija. ¿Algunos ejemplos? La Glorieta, la Casa Dorada, la Catedral ...
- Y si queremos finalizar, no se puede olvidar nombrar a la empresa de Brauen & Wälchli Architectes, diseñadores de la Embajada de Suiza en La Paz. Esta, como lo veremos, es el producto de una profunda reflexión sobre el hábitat tradicional del Altiplano, pero también sobre la eficiencia energética.

Si no entramos en profundidad, esperamos que esta serie aporte su fundamento en las relaciones mutuas que Suiza y Bolivia construyen desde varias décadas hasta ahora, y permitirá al lector de descubrir algunos aportes de la comunidad suiza a la sociedad boliviana.

Lionel Moser

Autor

Presentación del autor



Lionel Moser, nacido el 27 de mayo de 1980, es licenciado en Letras y profesor de francés e historia. Actualmente se dedica a los suizos en América del Sur; sus investigaciones incluyen la redacción de artículos históricos y biográficos, el diseño de secuencias didácticas y la recopilación de documentos de archivos.

*También trabaja en la «Maison des Amériques», un museo que abrirá sus puertas en Châtel-Saint-Denis (Friburgo) en 2026, dedicado a la emigración suiza a América. Entre sus publicaciones recientes figuran los artículos «Martin Schmid, un Jésuite suisse en Bolivie», publicado en la revista histórica *Passé simple*, y «Une Suisseuse gère un ecolodge dans la jungle bolivienne», publicado en *Swissinfo*.*

Sommaire Índice

A LA PAZ, L'ŒUVRE D'UN BUREAU LAUSANNOIS	1
<i>EN LA PAZ, EL TRABAJO DE UNA OFICINA DE LAUSANA</i>	6
MIGUEL CAMPONOVO: LE TESSINOIS QUI A FAÇONNÉ LE VISAGE DE TARIJA	11
<i>MIGUEL CAMPONOVO: EL TESINO QUE HA DISEÑADO EL ROSTRO DE TARIJA</i>	14
ANTONIO CAMPONOVO, SANS QUI LA PAZ ET SUCRE SERAIENT MÉCONNAISSABLES	17
<i>ANTONIO CAMPONOVO, SIN QUIEN LA PAZ Y SUCRE SERÍAN IRRECONOCIBLES</i>	21
ARCHITECTE, SCULPTEUR, COMPOSITEUR, ENSEIGNANT	25
<i>ARQUITECTO, ESCULTOR, COMPOSITOR, PROFESOR</i>	29
LA MISSION INSPIRÉE D'UN ZURICHOIS DANS LA CHIQUITANÍA BOLIVIENNE	33
<i>LA MISIÓN INSPIRADA DE UN ZURIQUÉS EN LA CHIQUITANÍA BOLIVIANA</i>	38
LEGENDE <i>LEYENDA</i>	43

A La Paz, l'œuvre d'un bureau lausannois Brauen & Wälchli, Les Bâtisseurs D'ambassades



1: L'ambassade en 2024.

Dans le tranquille quartier d'Obrajes, un bâtiment d'un rouge profond attire l'attention ; il s'agit de l'ambassade de Suisse en Bolivie. Achevée en 2003, elle a fêté ses vingt et un ans d'existence. Naissance du projet, concept architectural, vie quotidienne et perspectives futures : l'édifice nous révèle ses secrets.

Markus Hügli, l'ancien chef des finances et de l'administration de la COSUDE (Agence suisse pour la coopération et le développement, une branche du Département Fédéral des Affaires Étrangères) nous explique la genèse de la construction : « En 2000, l'OFCL (Office fédéral de la construction et de la logistique) a lancé un concours pour la construction d'une nouvelle ambassade : elle se trouvait à cette époque-là au centre-ville, et la COSUDE était à Sopocachi. Le but était de réunir les deux. L'OFCL a choisi un bureau d'architectes à Lausanne, Brauen & Wälchli - aujourd'hui Brauen & Wälchli Architectes (BWA), et on a pu commencer le travail. »

Doris Wälchli, architecte chez BWA nous éclaire : « Nous avons développé le concept entre 2001 et 2002, et la construction a été réalisée en 2002-2003. C'est très rapide pour ce type de projet, d'autant plus que, usuellement, une des difficultés est d'obtenir un permis de construire. A La Paz, on n'a jamais su comment ça s'est fait, mais on l'a obtenu en l'espace de deux semaines. A titre de comparaison, notre ambassade à Prague nous a demandé sept ans de procédure, celle de Moscou quatre, et à Beijing... on ne sait pas combien de décennies ça va nous prendre ! »



2: L'ambassade vue depuis le téléphérique (au centre à droite).

Les architectes de BWA ne pouvant être présents en Bolivie durant l'ensemble de la construction, ils travailleront de concert avec un bureau du crû, Muñoz Moyano y Asociados. Ramiro Muñoz nous raconte : « Je ne connaissais pas les architectes suisses, ce sont eux qui sont venus me voir car ils avaient aimé l'hôtel Casa Grande que j'avais construit, particulièrement le style et le soin des détails ; j'ai ainsi fait leur connaissance - ils étaient très jeunes ! - et leur projet m'a paru fort intéressant et cohérent. Je me suis occupé d'obtenir le permis de construire, ce qui s'est fait extrêmement rapidement, car le bâtiment correspondait aux normes exigées par la municipalité. Jamais on ne pourrait l'obtenir aussi vite de nos jours ! » On peut également se demander si la coordination entre Lausanne et La Paz, pour un travail de cette complexité, a été facile. « Je dirais que la communication a été très fluide », ajoute Ramiro Muñoz. Internet était déjà d'usage courant, quoiqu'un peu moins performant qu'aujourd'hui, et il était facile, en se transmettant des photographies et des plans, de travailler ensemble. Et que lui a apporté cette collaboration ? « Un soin des détails et de la précision dans mes présentations, qui est plus poussé en Suisse qu'ici car il manque en Bolivie des normes claires. » A ce sujet, Doris Wälchli nous renseigne : « la Confédération demande à ce qu'on respecte les exigences légales suisses et celles du pays hôte. »

Elle continue : « je me suis rendue en tout cinq fois sur place ; deux fois avant le début des travaux pour trouver l'architecte local, une fois lors des terrassements, une fois pour la pose de la première pierre - en fait le bâtiment était déjà quasiment terminé -, et une fois pour l'inauguration. Nos collaborateurs sur place étant tout à fait compétents et capables d'anticipation, nous n'avons pas perdu de temps. Mon mari et associé qui, à la même époque, gérait un chantier à deux cents mètres du bureau a eu beaucoup plus de difficultés avec l'entreprise générale suisse concernée que moi avec Muñoz Moyano ! »



5: Journal « Le Nouvelliste » de mai 2003, rendant hommage à l'œuvre.

fonctionne. Très peu de gens savent ce qu'est une ambassade. Même si La Paz est plutôt un projet de petite dimension, il nous a permis de progresser à ce niveau. »



3: Portrait de Doris Wälchli.



4: Journal « 24 Heures » de février 2014, montrant cinq représentations diplomatiques suisses à l'étranger, dont l'ambassade de Suisse à La Paz.

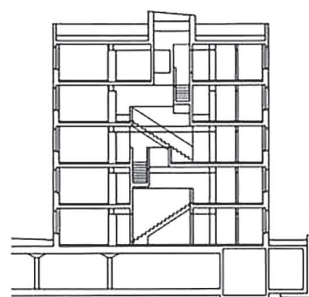
Elle ajoute également que ce projet a permis de faire découvrir aux partenaires locaux que l'architecture inspirée des Etats-Unis en vogue en Bolivie - grandes tours vitrées - n'était guère adaptée au climat et à l'urbanisme local, et que les ressources et connaissances propres à la Bolivie permettaient de mieux relever le défi d'y construire. Le bâtiment recevra d'ailleurs le Prix de la Culture de la ville de La Paz en 2003.

Quant à Muñoz Moyano, la qualité de ce bâtiment a poussé d'autres ambassades à leur faire appel : ils ont travaillé avec les Allemands, les Iraniens et les Péruviens. Pour BWA, cette réalisation leur a permis « de découvrir une nouvelle culture ; de plus, je pense que les connaissances de base acquises à La Paz et Prague nous ont permis de faire un projet à Moscou qui



6: Le puits de lumière central.

Pour en revenir à l'architecture du bâtiment, BWA a une vraie vision, comme nous dit Doris Wälchli : « nous nous sommes rendu compte qu'il n'y avait pas de livres qui expliquaient la façon de construire en Bolivie ; on a décidé de s'inspirer de l'architecture traditionnelle coloniale. Le puits de lumière centrale et l'escalier courant autour évoquent en dimension réduite les cours intérieures du centre de La Paz - la parcelle étant trop petite pour en réaliser une ». Les moucharabiehs sur les « bow-windows » (des balcons surplombant la rue) se réfèrent aux éléments en bois de l'architecture coloniale espagnole, eux-mêmes inspirés par la culture arabe. On peut également observer des « toiles » de métal tissé, montrant des images pixellisées d'un arbre suisse recouvert de givre, œuvre de l'artiste lausannois Daniel Schlaepfer. La forme générale du bâtiment évoque celle de l'habitat traditionnel local, avec une structure massive et des fenêtres relativement petites favorisant l'isolation thermique.



Schnitt/Coupe

7: Le plan du bâtiment ; on y distingue l'escalier.



8: Façade de l'ambassade, 2003.

Pour les murs porteurs, le béton, plus solide, a été préféré à l'adobe. Elle a été peinte en rouge sombre, couleur souvent utilisée dans les frimas de La Paz pour ses capacités d'absorption de la chaleur. Elle est également recouverte de panneaux solaires thermiques, ce qui peut poser problème, comme nous l'explique Midory Arzadam, employée de l'ambassade de la première heure : « cette technologie n'est quasiment pas employée en Bolivie - malgré le fort ensoleillement -, ce qui fait que nous avons beaucoup de peine à trouver des spécialistes pour l'entretien. » Interpellée à ce sujet, Doris Wälchli nous répond : « l'idée était un peu d'exporter le savoir-faire suisse... Cela dit, avant de passer à la construction, nous avons voulu savoir ce qu'il était possible ou non d'y construire. Par exemple, à La Paz, on ne savait pas à l'époque faire

l'étanchéité d'une toiture plate. La ferblanterie y est également inconnue, ce qui fait que nous l'avons remplacée par des canaux en ciment et des gros dégorgeoirs qui empêchent la toiture de se mettre en charge si l'eau monte. »

Au moment de son inauguration, en 2003, l'ambassade, avec ses cinq étages, était l'un des immeubles les plus hauts du quartier. Elle est maintenant entourée de gratte-ciel parfois deux ou trois fois plus hauts qu'elle. Dans ces circonstances, comme, « à La Paz, on achète le terrain pour son ensoleillement et que nous étions alors à l'étroit, nous avons renoncé à une portion du jardin pour faire construire -



9: L'ambassade en 2024.

par BWA - une nouvelle salle de conférence en 2015. Comme elle est quasiment collée au bâtiment d'à côté et que les normes boliviennes demandent une distance de trois mètres entre chaque immeuble, nous avons planté du gazon dessus afin qu'elle ne compte pas comme construction », nous explique Midory Arzadum. L'ambassade respecte également les normes anti-sismiques helvétiques et contient, à titre d'exemple, deux fois plus de métal dans sa charpente que des édifices parfois deux ou trois fois plus grands. En cas de séisme, il ne reste qu'à espérer que les immeubles qui ont poussé aux alentours bénéficient de normes comparables...



10: La salle de conférence construite en 2015 ; le toit végétalisé permet de la considérer comme un espace de jardin et de respecter ainsi la législation locale.



11: Escaliers.

A l'intérieur, le bois est omniprésent : portes, armoires, revêtements en cèdre indigène, planchers en « tajibo », un bois tropical bolivien, joli, mais présentant parfois quelques défauts dans le climat local - il gonfle en saison des pluies. Le sol de la réception est recouvert de petits galets rappelant l'architecture traditionnelle. Midory nous précise : « Les gens faisaient facilement des malaises ; au début, on a incriminé le vernis du bois, on a fait une étude de qualité de l'air ... et on s'est rendu compte que l'isolation, selon les normes suisses, était responsable : l'édifice garde trop bien la chaleur ! » Il faut préciser qu'en Bolivie, les températures extérieures et intérieures sont souvent semblables. Le chauffage installé dans le bâtiment n'a d'ailleurs que très peu été employé. « Une preuve de la qualité de la construction ! », conclut notre guide.

Midory Arzadum nous raconte également une anecdote marquante : « en conformité avec les normes de sécurité suisses, nous avons de nombreux extincteurs et nous devons mener à bien des exercices réguliers. Nous en avons fait un dans la cour ; nous y avons allumé un grand feu... mais il ne nous est pas venu à l'esprit d'informer la municipalité de quartier ! En cinq minutes, nous avons eu deux camions de pompier à la porte, ce qui est inhabituel en Bolivie, où les pompiers viennent une heure après l'appel... s'ils viennent. L'Ambassadeur a dû s'expliquer et s'excuser. Nous avons fait l'exercice, et avons vidé tous les extincteurs. Ceux-ci étaient alignés dehors, car, le jour suivant, le responsable allait venir les recharger. Le lendemain matin, nous avons observé une agitation inhabituelle dans le garage de la rue d'en face : un des mécaniciens avait négligé de vider un réservoir, et celui-ci a explosé. Un gros incendie s'en est suivi, et ils n'avaient qu'un extincteur - hors-service. Nous en avons vingt-cinq, vides ! Nous avons appelé les pompiers, qui ne sont jamais venus. Nous avons finalement réussi à les aider en employant le tuyau d'arrosage du jardin. »



12: Café et puits de lumière.



13: Bureau du quatrième étage.



14: Façade de l'ambassade de nuit.

Ces dernières années n'ont pas toujours été faciles : en 2019, la Bolivie a connu des troubles politiques importants, qui ont été suivis par la crise de la covid. Dernièrement, il était question de fermer purement et simplement l'ambassade. Une mission d'évaluation a permis cependant de constater le bien-fondé d'une représentation suisse dans le pays. Celle-ci, redéployée, s'appuiera sur quatre piliers : les intérêts politiques et économiques helvétiques - le téléphérique de La Paz est un bon exemple d'une co-réalisation suisse emblématique, l'aide au développement et la communauté suisse de Bolivie. Il n'en reste pas moins que le personnel employé a été considérablement réduit - d'une quarantaine à onze salariés -, et que le bâtiment est, à l'heure d'écrire ces lignes, notablement sous-occupé. Plusieurs options sont sur la table, et l'avenir nous dévoilera prochainement ce qu'il adviendra de l'ambassade.



Celle-ci constitue un symbole du savoir-faire suisse en plein cœur de l'Amérique du Sud. Chargée d'histoires, elle représente nos intérêts en Bolivie ; comme le conclut, Édita Vokral, Ambassadrice de Suisse à La Paz jusqu'à la fin 2024 : « Le bâtiment est superbe et mérite de rester dans le giron suisse. »

15: Façade. La photo ayant été prise en 2003, on peut observer que la rue est pavée et qu'aucun immeuble ne surplombe l'ambassade.

En La Paz, el trabajo de una oficina de Lausana Brauen & Wälchli, los constructores de Embajadas



1: La Embajada en 2024.

En el tranquilo barrio de Obrajes, un edificio de color rojo intenso llama la atención: la Embajada de Suiza en Bolivia. Terminada en 2003, cumple ahora veinte y un años. Cómo surgió el proyecto, el concepto arquitectónico, la vida cotidiana y las perspectivas de futuro: el edificio revela sus secretos.

Markus Hügli, antiguo Jefe de Finanzas y Administración de COSUDE (Agencia Suiza para el Desarrollo y la Cooperación, dependiente del Departamento Federal de Asuntos Exteriores) nos explica cómo surgió el edificio: «En 2000, la OFCL (Oficina Federal de Construcción y Logística) lanzó un concurso para la construcción de una nueva Embajada: en aquella época, estaba en el centro de la ciudad, y COSUDE estaba en Sopocachi. El objetivo era unir ambas. La OFCL eligió un estudio de arquitectura de Lausana, Brauen & Wälchli -ahora Brauen & Wälchli Architectes (BWA)-, y pudimos empezar a trabajar.»

Doris Wälchli, arquitecta de BWA, explica: «Desarrollamos el concepto entre 2001 y 2002, y la construcción se terminó en 2002-2003. Es un plazo muy corto para este tipo de proyectos, sobre todo porque una de las dificultades habituales es obtener el permiso de construcción. En La Paz, nunca supimos cómo se hizo, pero lo obtuvimos en el plazo de dos semanas. A modo de comparación, nuestra Embajada en Praga tardó siete años en tramitarse, la de Moscú cuatro, y en Pekín... ¡no sabemos cuántas décadas nos va a llevar!»



2: La Embajada vista desde el teleférico (centro derecha).

Como los arquitectos de BWA no pudieron estar presentes en Bolivia durante toda la fase de construcción, trabajarán con una empresa local, Muñoz Moyano y Asociados. Ramiro Muñoz nos cuenta: «No conocía a los arquitectos suizos, pero vinieron a verme porque les había gustado el hotel Casa Grande que yo había construido, sobre todo el estilo y la atención al detalle; así que llegué a conocerlos - ¡eran muy jóvenes! - y su proyecto me pareció muy interesante y coherente. Me encargué de la obtención de la licencia de obras, que fue rapidísima, porque el edificio cumplía las normas exigidas por la Alcaldía. Hoy en día no se consiguen permisos tan rápido. También cabe preguntarse lo fácil que fue coordinar entre Lausana y La Paz en un proyecto tan complejo. Yo diría que la comunicación fue muy fluida», añade Ramiro Muñoz. El Internet ya era de uso común, aunque un poco menos eficiente que hoy, y era fácil trabajar juntos enviándose fotografías y planos. ¿Y qué le aportó esta colaboración? «Una atención al detalle y a la precisión en mis presentaciones, más avanzada en Suiza que aquí, porque Bolivia carece de normas claras». A este respecto, Doris Wälchli nos dice: «la Confederación Helvética exige que cumplamos los requisitos legales suizos y los del país anfitrión.»

Y continúa: «Visité el lugar un total de cinco veces: dos antes de que empezaran las obras para encontrar al arquitecto local, una durante los movimientos de tierra, otra para la colocación de la primera piedra - de hecho, el edificio ya estaba casi terminado- y otra para la inauguración. No perdimos el tiempo, ya que nuestro personal local era extremadamente competente y capaz de pensar con antelación. Mi marido y socio, que al mismo tiempo dirigía una obra a doscientos metros de la oficina, tuvo muchas más dificultades con el contratista general suizo implicado que yo con Muñoz Moyano.»



3: Retrato de Doris Wälchli.



4: Periódico «24 Heures» de febrero 2014, que muestra cinco representaciones diplomáticas suizas en el extranjero, entre ellas, la Embajada de Suiza en La Paz.



5: Periódico «Le Nouvelliste» de mayo 2003, que rinde homenaje al trabajo.

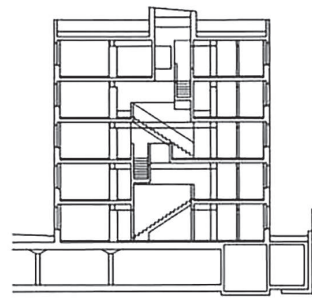
Añade también que este proyecto permitió a los socios locales descubrir que la arquitectura de inspiración estadounidense de moda en Bolivia -grandes torres de cristal- no se adaptaba bien al clima y al urbanismo local, y que los recursos y conocimientos propios de Bolivia facilitaban el reto de construir allí. El edificio recibió el Premio de Cultura de la ciudad de La Paz en 2003.

En cuanto a Muñoz Moyano, la calidad de este edificio hizo que otras embajadas recurrieran a ellos: trabajaron con los alemanes, los iraníes y los peruanos. Para BWA, construir esta Embajada les ha permitido «descubrir una nueva cultura; además, creo que los conocimientos básicos que adquirimos en La Paz y Praga nos han permitido hacer un proyecto en Moscú que funciona. Muy poca gente sabe lo que es una Embajada. Aunque La Paz sea más bien un proyecto a pequeña escala, nos ha permitido avanzar en este ámbito.»



6: La claraboya central.

Volviendo a la arquitectura del edificio, BWA tiene una visión real, como nos cuenta Doris Wälchli: «Nos dimos cuenta de que no había libros que explicaran cómo construir en Bolivia, así que decidimos inspirarnos en la arquitectura colonial tradicional. La claraboya central y la escalera que la rodea recuerdan a los patios interiores de las casas del centro de La Paz; la parcela era demasiado pequeña para construir uno.» Las mashrabiya de los «bow-windows» (balcones que dan a la calle) hacen referencia a los elementos de madera de la arquitectura colonial española, inspiradas a su vez en la cultura árabe. También hay «lienzos» de metal tejido que muestran imágenes pixeladas de un árbol suizo cubierto de escarcha, obra del artista de Lausana Daniel Schlaepfer. La forma general del edificio recuerda a las viviendas tradicionales locales, con una estructura maciza y ventanas relativamente pequeñas para favorecer el aislamiento térmico.



Schnitt/Coupe

7: Plano del edificio en el que se ve la escalera.



8: Fachada de la Embajada, 2003.

Para los muros de carga se prefirió el hormigón, más sólido, al adobe. Se ha pintado de rojo oscuro, un color muy utilizado en el clima frío de La Paz por su capacidad para absorber el calor. También está cubierta de paneles solares térmicos, lo que puede plantear un problema, como explica Midory Arzadum, empleada de la Embajada desde la primera hora: «Esta tecnología apenas se utiliza en Bolivia -a pesar de la gran insolación-, así que nos cuesta mucho encontrar especialistas que se encarguen del mantenimiento.» Preguntada al respecto, Doris Wälchli responde: «La idea era exportar hasta cierto punto el know-how suizo... Dicho esto, antes de pasar a la construcción, queríamos averiguar si era posible o no construir allí. En La Paz, por ejemplo, no sabíamos entonces cómo impermeabilizar un tejado plano. La hojalatería también era desconocida allí,

así que la sustituimos por canales de cemento y grandes vertederos que evitan que el techo se sobrecargue si sube el agua.»

En el momento de su inauguración, en 2003, la Embajada con sus cinco plantas era uno de los edificios más altos de la zona. Ahora está rodeada de rascacielos que a veces duplican o triplican su altura. En estas circunstancias, como «en La Paz, la gente compra terrenos por su luz solar y nosotros estábamos con poco espacio ese momento, cedimos una parte del jardín para hacer construir - por BWA



9: La Embajada en 2024.

- una nueva sala de conferencias en 2015. Como está casi a ras del edificio de al lado, y la normativa boliviana exige una distancia de tres metros entre cada edificio, plantamos césped en el tejado para que no contara como edificio», explica Midory. La Embajada también cumple las normas antisísmicas suizas y, por ejemplo, contiene el doble de metal en su estructura que edificios a veces dos o tres veces más grandes. En caso de terremoto, sólo cabe esperar que los edificios que han surgido en las inmediaciones se beneficien de normas comparables...



10: La sala de conferencias construida en 2015; la cubierta verde permite considerarla un espacio ajardinado, cumpliendo así la legislación local.

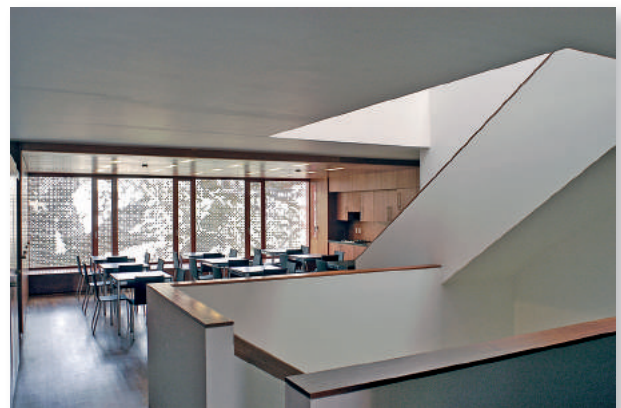


11: Escaleras.

En el interior, la madera está omnipresente: puertas, armarios, revestimientos de cedro autóctono, pisos de «tajibo», una madera tropical boliviana atractiva pero que a veces tiene algunos defectos en el clima local: se hincha en época de lluvias. El piso de la recepción está cubierto de pequeños guijarros que recuerdan a la arquitectura tradicional. Midory nos aclara: «Es fácil que la gente se sienta incómoda; al principio, echamos la culpa al barniz de la madera, luego hicimos un estudio de la calidad del aire... y nos dimos cuenta de que la culpa era del aislamiento, según las normas suizas: ¡el edificio retiene demasiado bien el calor!» Hay que señalar

que, en Bolivia, las temperaturas exterior e interior suelen ser similares. De hecho, la calefacción instalada en el edificio apenas se utilizaba. «Un testimonio de la calidad de la construcción», concluye nuestra guía.

Midory también nos cuenta una anécdota memorable: «En cumplimiento de las normas de seguridad suizas, disponemos de numerosos extintores y tenemos que realizar simulacros periódicamente. Hicimos uno en el patio; encendimos un gran fuego... ¡pero no se nos ocurrió informar a la Alcaldía! En cinco minutos teníamos dos camiones de bomberos en la puerta, lo que no es habitual en Bolivia, donde los bomberos acuden una hora después de la llamada... si es que acuden. El embajador tuvo que dar explicaciones y disculparse. Hicimos el ejercicio y vaciamos todos los extintores. Los extintores estaban alineados afuera, porque al día siguiente iba a venir el responsable a recargarlos. En la mañana siguiente, notamos un alboroto inusual en el garaje de la calle de enfrente: uno de los mecánicos había descuidado el vaciado de un depósito de combustible, y éste explotó. Se produjo un gran incendio y sólo tenían un extintor averiado. Nosotros teníamos veinticinco vacíos. Llamamos a los bomberos, pero no vinieron. Al final conseguimos ayudarles con la manguera del jardín.»



12: Café y claraboya.



13: Oficina de la cuarta planta.



14: Fachada de la Embajada de noche.

Los últimos años no siempre han sido fáciles: en 2019, Bolivia vivió importantes disturbios políticos, a los que siguió la crisis del COVID. Recientemente, se habló de cerrar la Embajada por completo. Sin embargo, una reciente misión de evaluación demostró que la representación suiza en el país sigue justificada. Esta representación se basará en cuatro pilares: los intereses políticos y económicos suizos - el teleférico de La Paz es un buen ejemplo de coproducción emblemática suiza -, la ayuda al desarrollo y la comunidad suiza en Bolivia. Sin embargo, el número de empleados se ha reducido considerablemente - de unos cuarenta a menos de diez - y en el momento de escribir estas líneas el edificio está considerablemente infra ocupado. Hay varias opciones sobre la mesa, y el futuro pronto nos dirá qué será de la Embajada.



La Embajada es un símbolo del know-how suizo en el corazón de América del Sur. Está cargada de historia y representa nuestros intereses en Bolivia. Como concluye Edita Vokral, Embajadora de Suiza en Bolivia hasta finales de 2024: «El edificio es magnífico y merece seguir en manos suizas.»

15: Fachada, como la foto fue tomada en 2003, puede verse que la calle está pavimentada y que no hay edificios frente a la Embajada.

Miguel Camponovo: le Tessinois qui a façonné le visage de Tarija

Dans le sud bolivien, un architecte suisse a imprimé sa marque



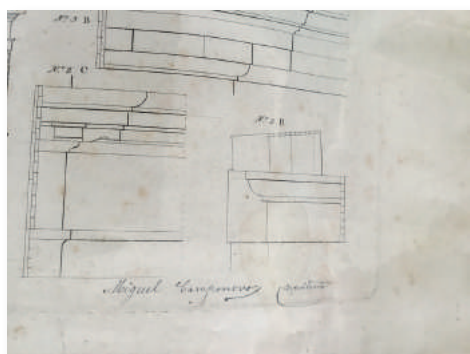
1: Casa Dorada à Tarija: parfaitement symétrique, elle constitue l'angle de deux rues.

A Mendrisio (Tessin), s'enracine une des lignées d'architectes les plus prolifiques de Suisse... Sauf qu'on peinera à trouver un seul de leurs édifices sur le territoire helvétique. Pour ce faire, il faut traverser l'Atlantique, puis les Andes, pour arriver en territoire bolivien. Dans les années 1850, David Camponovo et Teresa Pagano ont quatre enfants, deux filles - qui resteront au pays -, et deux fils : Miguel, - né le trente et un août 1850 -, et son frère cadet Antonio. Devenus adultes, ils quittent la Suisse pour étudier l'architecture à l'université de Turin.



2: Portrait de Miguel Camponovo.

Ils émigrent ensuite en Argentine, à la faveur de la forte vague migratoire suisse en direction du Nouveau Monde, dans la seconde moitié du XIXe siècle. Les deux frères décideront d'aller encore plus loin : « Miguel et Antonio viennent en Bolivie en 1892 invités par le gouvernement - alors riche grâce aux hauts cours des matières premières - pour réaliser les oeuvres monumentales qui manquent alors encore au pays », nous explique José Camponovo, arrière-petit-fils de Miguel.



Ils commenceront leur travail dans la capitale, Sucre, puis Antonio se fixera à La Paz. Miguel, lui, se rendra dans la petite ville de Tarija, à l'extrême sud du pays, proche de la frontière argentine. A noter que les deux frères ont toujours maintenu le contact et se sontentraîdés dans toutes leurs constructions : Antonio est régulièrement présent à Tarija pour y seconder Miguel, et vice-versa.

3: Détail d'un plan, avec la signature de Miguel Camponovo.

A Tarija, Miguel réalisera de nombreux bâtiments : il commencera par la Banque nationale en 1893, puis bâtitra différents immeubles d'habitations. Il construira également l'hôpital de Tupiza,

et on lui attribue d'autres édifices à Oruro et Cochabamba. Il mourra le 6 juillet 1921 à Tarija. Ses œuvres les plus connues sont le Castillo Azul et la Casa Dorada, finalisée en 1903 : ceux-ci ont été commandés par un couple de marchands, Moises Navajas, d'ascendance juive sépharade espagnole, et Esperanza Morales, d'origine espagnole. Ils feront fortune dans l'importation de biens européens, souvent de luxe, à destination des nouveaux riches boliviens. On peut d'ailleurs observer dans la Casa Dorada des catalogues de modistes parisiens, de chaussures allemandes ou de verreries vénitiennes : ces marchandises raffinées sont ainsi acheminées en char à mule depuis les ports argentins jusqu'en Bolivie. Hormis divers voyages en Europe, ils ne quitteront pas Tarija, à laquelle ils resteront très attachés.



4: Façade de la Casa Dorada.

La Casa Dorada se distingue par sa façade or et argent, son patio rouge sang peint de fresques symbolistes et sa décoration éclectique, influencée par l'Art nouveau. Elle comprend aussi une chapelle privée, où l'on trouve des indulgences accordées par le pape Pie XII (l'indulgence est une rémission totale ou partielle des péchés ; elle est accordée par le pape contre paiement) ... Les Navajas vivaient à l'étage, alors que le rez-de-chaussée était constitué de leurs magasins. « Le couple n'a pas eu de descendance, » explique Ruth, guide à la Casa Dorada. « Lorsqu'ils sont décédés, la maison est restée abandonnée quelques années. La famille restante ne souhaitant pas payer d'impôts sur le bâtiment, l'état l'a expropriée et a transféré le domaine à l'université, qui l'a transformé finalement en musée - au premier étage -, et en centre culturel au rez-de-chaussée. »



5: Trois photos de l'intérieur et « patio » de la Casa Dorada.

Elle a été déclarée Monument d'importance nationale en 1992, constitue une des attractions culturelles principales de Tarija et figure sur le billet de vingt bolivianos imprimé dans les années huitante, et toujours valable aujourd'hui. Les derniers travaux effectués sont récents : « En 2007, l'entreprise Guadalquivir, soit mon frère et mon oncle, ont mené à bien la phase finale de la restauration de la Casa Dorada », nous précise José Camponovo.



6: La casa Dorada orne le billet de vingt Bolivianos.



7: Castillo Azul à Tarija.

Le Castillo Azul, situé à quelques rues de la Casa Dorada, est la résidence d'été des mêmes Navajas, qui l'ont fait construire peu après - il a été terminé en 1911 ; il était à l'époque entouré d'un vaste domaine arboré peuplé d'animaux et d'arbres exotiques amenés à grands frais... Aujourd'hui, la ville l'a rattrapé, et il est entouré de maisons. Bleu azur, son architecture est inspirée par l'Art nouveau, avec ses quatre coupoles, ses amples fenêtres, ses tours élevées et ses moulures et corniches blanches. Il peut se visiter sur rendez-vous, et est annuellement le théâtre de rencontres littéraires. Il est le cadre de nombreuses rumeurs et légendes urbaines : on raconte par exemple que les Navajas y émettaient leur propre monnaie ou que la demeure est hantée... Après être passé entre différentes mains, il est depuis 1966 la propriété de León Rengel, qui a reçu plusieurs prix, entre autres péruviens et colombiens, pour la qualité de ses travaux d'entretien, ainsi qu'en attestent plusieurs plaques en bronze à l'entrée.

La passion architecturale des Camponovo s'est transmise de génération en génération. Miguel, resté à Tarija, s'est marié avec Enriqueta Toussaint, et a eu quatre enfants : Helvecio, Rafael, Emma et Olimpia. Ceux-ci ont repris le flambeau créatif de leur père : Helvecio est rentré dans l'ordre des franciscains, sous le nom de Fray Angélico, et a dédié sa vie à la peinture religieuse. Avec le peintre italien José Strocco, il a décoré la Casa Dorada, et beaucoup d'autres résidences des alentours. Il est décédé à Culpina en 1958. Rafael, quant à lui, est né à Oruro le 24 octobre 1896 et était qualifié d'« ingénieur », bien qu'il ait été autodidacte. Il a construit plusieurs routes, entre autres militaires, durant la Guerre du Chaco, qui a opposé la Bolivie au Paraguay (1932-1935).



8: Enriqueta Toussaint, épouse de Miguel, entourée de Rafael, Emma et Olimpia, ses enfants.

Il a conçu la gare routière de Tarija - aujourd'hui un rectorat d'université -, et différentes églises et chapelles. Il est décédé en 1978. Le réseau routier autour de Tarija lui doit beaucoup. Il a également réalisé divers travaux à La Paz, tels que la coupole du Palais législatif, ou le piédestal de granit de la statue de Bolivar, avec l'ingénieur Belge Arthur Van de Berghe. Rafael aura une nombreuse descendance, que l'on peut rencontrer de nos jours à Tarija ou ailleurs en Bolivie.

Miguel Camponovo: el tesino que ha diseñado el rostro de Tarija

En el sur de Bolivia, un arquitecto suizo dejó su firma



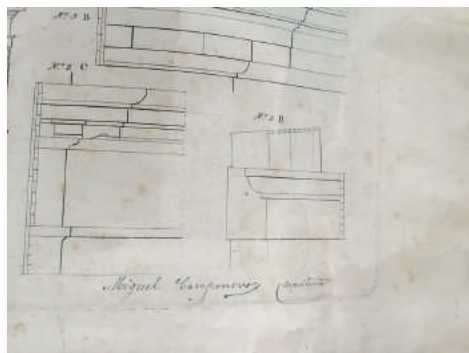
1: Casa Dorada en Tarija: perfectamente simétrica, hace esquina con dos calles.

En Mendrisio (Tesino), toma raíz una de los linajes de arquitectos de los más prodigios de Suiza Lamentablemente, no se logrará encontrar ni un sólo de sus edificios sobre el territorio helvético. Para ello, hay que cruzar el Atlántico, y después los Andes, para llegar al territorio boliviano. Durante los años 1850, David Camponovo y Teresa Pagano tuvieron cuatro hijos, dos mujeres – que se quedarán en el país -, y dos varones: Miguel, que nació el treinta y uno de agosto de 1850, y su hermano menor Antonio. Una vez adultos, parten de Suiza para estudiar arquitectura en la Universidad de Turín.



2: Retrato de Miguel Camponovo.

Posteriormente emigran hacia Argentina, gracias a la fuerte ola migratoria suiza en dirección del nuevo mundo, durante la segunda mitad del siglo XIX. Los dos hermanos decidieron de ir aún más lejos: «Miguel y Antonio llegan a Bolivia en 1892 invitados por el gobierno – entonces rico gracias a los altos costos de las materias primas – para realizar obras monumentales que aún hacen falta al país», nos explica José Camponovo, bisnieto de Miguel.



Comenzaron su trabajo en la capital, Sucre, y después Antonio se asentará en La Paz. Miguel se va hacia la pequeña ciudad de Tarija, en el extremo sur del país, cerca de la frontera con Argentina. Tomando en cuenta que los dos hermanos siempre mantuvieron contacto y se asistieron mutuamente durante todas sus construcciones: Antonio está regularmente presente en Tarija para apoyar a su hermano y recíprocamente.

3: Detalle de un plano, firmado por Miguel Camponovo.

En Tarija, Miguel construirá varios edificios: él comenzará por el edificio del Banco Nacional en 1893, después realizará inmuebles para viviendas. Él también construyó el hospital de Tupiza,

y se le atribuyeron otros edificios en Oruro y en Cochabamba. Falleció el 6 de julio de 1921 en Tarija. Sus obras más conocidas son: el Castillo Azul y la Casa Dorada, terminada en 1903. Estas fueron encargadas por una pareja de comerciantes, Moisés Navajas, de descendencia judía, y Esperanza Morales, de origen español. Hicieron fortuna con la importación de bienes europeos, a menudo de lujo, destinados para los nuevos ricos bolivianos. Se puede, entre otras cosas, apreciar en la Casa Dorada catálogos de modistas parisinos, calzados alemanes o cristalería de Venecia: estos artículos delicados son traídos en careta de mula desde los puertos argentinos hasta Bolivia. Excepto algunos viajes a Europa, ellos nunca dejaron Tarija, a la cual se quedaron fuertemente apegados.



4: Fachada de la Casa Dorada.

La Casa Dorada se distingue por su fachada en oro y plata, su patio rojo sangre pintado de frescos simbolistas y su decoración ecléctica, influenciada por el «Art Nouveau». Cuenta también con una capilla privada, donde se encuentran indulgencias acordadas por el Papa Pio XII (la indulgencia es una remisión total o parcial de los pecados; es acordada por el papa a cambio de pagos) ... Los Navajas vivían en el primer piso, mientras que la planta baja estaba conformada por sus almacenes. «La pareja no tuvo descendencia», explica Ruth, guía de la Casa Dorada. «Cuando fallecieron, la casa quedó abandonada durante algunos años. La familia, que se quedó, no quiso pagar los impuestos del inmueble, el Estado la expropió y transfirió el edificio a la universidad, que finalmente la convirtió en un museo – en el primer piso -, y en un centro cultural en la planta baja.»



5: Tres fotos del interior y del patio de la Casa Dorada.

Fue declarada Monumento de importancia nacional en 1992, se constituye en uno de los atractivos culturales principales de Tarija y figura en el billete de veinte bolivianos impreso en los años ochenta, y todavía está en circulación hoy en día. Los últimos trabajos realizados son recientes: «En 2007, la empresa Guadalquivir, que son de mi hermano y mi tío, han llevado a cabo la última fase de restauración de la Casa Dorada», nos precisa José Camponovo.



6: La Casa Dorada adorna el billete de veinte bolivianos.



7: Castillo Azul en Tarija.

El Castillo Azul, situado a unas cuadras de la Casa Dorada, es la residencia de verano de los Navajas; que la hicieron construir poco después – y terminó de ser construido en 1911; estuvo en su época rodeada de un amplio espacio con árboles y animales, también de árboles exóticos traídos a grandes costos... Hoy en día, la urbanización la alcanzó, y está rodeado de casas. Azul cielo, su arquitectura se inspiró por el «Art Nouveau», con sus cuatro cúpulas, sus ventanas amplias, sus torres elevadas y sus molduras y cornizas blancas. Se puede visitar bajo reserva, y es anualmente el lugar de encuentro literario. Es además el tema de varias anécdotas y leyendas urbanas: por ejemplo que los Navajas imprimían su propia moneda o que la casa está embrujada. Después de haber pasado de distintos dueños, desde 1966 es la propiedad de Leon Rengel, que recibió diferentes premios, entre otros peruanos y colombianos, por la calidad de los trabajos de mantenimiento, como testifican varios reconocimientos en bronce en la entrada.

La pasión arquitectónica de los Camponovo se ha transmitido de generación en generación. Miguel, se quedó en Tarija, se casó con Enriqueta Toussaint, y tuvieron cuatro hijos: Helvecio, Rafael, Emma y Olimpia. Estos retomaron la bandera creativa de su padre: Helvecio se unió a la Orden franciscana, bajo el nombre de Fray Angélico, y ha dedicado su vida a la pintura religiosa. Con el pintor italiano José Strocchio, decoró la Casa Dorada, y muchas otras residencias de los alrededores. Falleció en Culpina en 1958. Rafael, en cuanto a él, nació en Oruro el 24 octubre de 1896 y fue calificado como «ingeniero», pero en realidad fue autodidacta. Él construyó varios caminos, entre cuales rutas militares, durante la Guerra del Chaco, que enfrentaba Bolivia al Paraguay (1932-1935).



8: Enriqueta Toussaint, esposa de Miguel, rodeada de Rafael, Emma y Olimpia, sus hijos.

El diseñó la terminal de buses de Tarija – actualmente el rectorado de la Universidad-, y distintas iglesias y capillas. Falleció en 1978. La red de caminos alrededor de Tarija está en gran deuda con él. De igual manera, realizó distintos trabajos en La Paz, como la cúpula del Palacio Legislativo, o el pedestal de granito de la estatua de Bolívar, junto con el ingeniero belga Arthur Van de Berghe. Rafael tendrá una descendencia grande, que actualmente podemos encontrar en Tarija, pero también en toda Bolivia.

Antonio Camponovo, sans qui La Paz et Sucre seraient méconnaissables

Capitale et siège du gouvernement : un Tessinois y a construit les principaux bâtiments publics du début du XXe siècle



1: Cathédrale, La Paz.



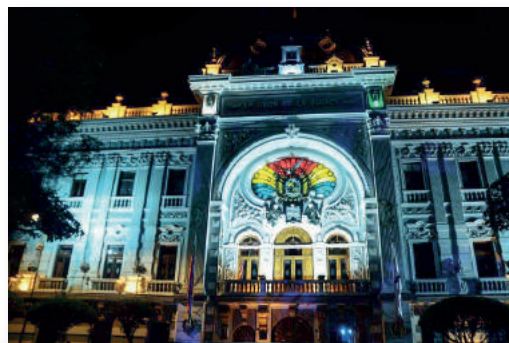
2: Portrait d'Antonio Camponovo.

Les sièges des pouvoirs législatifs et religieux à La Paz. Le Palais du Gouvernement dans la capitale, Sucre. À quelques encablures de là, le plus improbable des châteaux de conte de fées. Qu'ont tous ces endroits en commun ? Ils ont été conçus par un architecte tessinois.

Antonio Camponovo est né à Mendrisio le 17 avril 1853. Quittant la Suisse, il étudie l'architecture à l'université de Turin. Il émigre ensuite en Argentine avec son frère Miguel, également architecte, à la faveur de la forte vague migratoire suisse en direction du Nouveau Monde dans la seconde moitié du XIXe siècle. Les deux frères se rendent alors en Bolivie, qui connaît à ce moment un développement économique fulgurant. Celui-ci est dû au dynamisme du secteur minier dopé par les hauts cours des matières premières, tirés vers le haut par la Révolution industrielle qui bat son plein en Europe et en Amérique du Nord. Le gouvernement fait appel aux Camponovo

en 1892 pour bâtir plusieurs monuments emblématiques du pays. Si Miguel accomplissait la plus grande partie de sa carrière dans la petite ville de Tarija, au sud du pays, il assisterait son frère Antonio dans toutes ses réalisations, et vice-versa.

Dans la capitale, Sucre, Antonio participe à la construction du Palais du Gouvernement en 1892. Il réalise ensuite le château de la Glorieta, mélange de différents styles (gothique, mudéjar, romantique et classique) : si la grille de ce château porte l'inscription « Principado de la Glorieta », c'est parce que Francisco Argandoña, magnat des mines, obtient pour sa femme du pape Léon XIII, en 1900, le titre de princesse. Impressionnés par l'Exposition universelle de Paris à laquelle ils ont assisté en 1889, les Argandoña



3: Palais du Gouvernement, Sucre.

souhaitent couvrir un répertoire de styles pour le moins large : le corps central rappelle le style florentin de la Renaissance et celui de Byzance ; on rentre dans la demeure par un portique arabe, une chapelle est coiffée d'un clocher gothique, on voit un mirador de cristal et un minaret coiffé d'un bulbe... Et une tour répliquant Big Ben couronne le tout ! Parfois critiqué et ridiculisé pour son côté hétéroclite évoquant le palais du film Citizen Kane, la Glorieta est aujourd'hui un incontournable de toute visite à Sucre.



4: Deux photos du Château de la Glorieta, Sucre.

Antonio déménage alors à La Paz, qui deviendra le siège du gouvernement en 1899 suite à une brève guerre civile, Sucre restant la capitale constitutionnelle. Devenu Directeur des travaux publics, il sera chargé de la finalisation de la construction de la cathédrale de La Paz : un premier édifice avait été érigé au XVIIe siècle et démolé en 1831 car il menaçait ruine ; il en reste une chaire en marbre dans le bâtiment actuel. En 1835, les travaux de construction commencent : ils connaîtront plusieurs avanies, telles que des problèmes financiers ou la perte des plans originaux. « Après avoir inspecté la cathédrale, je me suis rendu compte qu'aucun des précédents ingénieurs ne s'est préoccupé de réaliser un plan général de la cathédrale, et qu'ils se sont contentés de rajouter sur ce qui a déjà été fait », écrit ainsi Antonio Camponovo dans un courrier aux autorités de la ville en 1899. Il termine d'ailleurs sa missive de façon enflammée : « mon souhait est que, demain, ce grand peuple de La Paz puisse s'enorgueillir d'avoir le temple le plus somptueux d'Amérique du Sud. »



5: Plan original de la façade de la Cathédrale de la Paz réalisé en 1900 par Antonio Camponovo : « La cathédrale de La Paz. Documents relatifs aux travaux du chantier, produits à l'occasion des observations de l'architecte ingénieur national, chargé de la direction technique des travaux de l'Etat Don Antonio Camponovo, sous la direction duquel les travaux de la cathédrale sont actuellement en cours, selon les plans présentés par lui-même et approuvés par le gouvernement. » ; archives historiques de la Fondation Flavio Machicado Viscarra.



6: Antonio (à droite) et Miguel Camponovo présentant les plans de la cathédrale.



7: Article dédié au travail d'Antonio Camponovo sur la cathédrale de La Paz, 1900.

Entre-temps, la conception sera orageuse, avec beaucoup de controverses entre l'architecte et les autorités religieuses et municipales. La cathédrale ne sera inaugurée qu'en 1935, Antonio Camponovo ayant passé le flambeau, suite à des divergences d'ordre esthétique, au salésien italien Ernesto Vespigniani pour sa finalisation. Les deux tours latérales seront rajoutées en 1989, un peu en urgence, à l'occasion de la visite du pape Jean Paul II. A ce sujet, les opinions sont parfois mitigées ; l'écrivain Eduardo Machicado, fils de Flavio Machicado Viscarra, un financier qui avait travaillé avec Camponovo, assène : « l'archevêque, lorsqu'il a appris la visite du pape, a souhaité construire deux tours en béton bien plus basses que celles, en granit, du plan de Camponovo, en une année ! Mon père a bien essayé de lui dire que construire une cathédrale était une affaire de plusieurs siècles, mais rien n'y a fait ! » Il est vrai cependant que, même ainsi, la construction s'était déjà étalée sur plus de cent cinquante ans. Le bâtiment est par ailleurs imposant : de style néo-classique, il peut accueillir deux mille fidèles, est soutenu par des colonnes corinthiennes massives et sa coupole rappelle Saint Pierre.



8: Cathédrale : chaire en marbre datant de l'ancien édifice, au XVIIe siècle.



9: Cathédrale : détail du chapiteau des colonnes, on peut observer derrière l'intérieur de la coupole.



10: Palais législatif plurinational, La Paz.

Après le pouvoir religieux, sur la même place Murillo, Antonio Camponovo s'occupera du pouvoir politique en construisant, également dans un style néo-classique, le Palais législatif entre 1905 et 1907. Sur celui-ci figure une horloge dont - depuis 2014 - les aiguilles tournent à l'envers, pour symboliser le refus des pratiques imposées par le Nord aux États du Sud : dans cet hémisphère, les cadrans solaires, qui ont inspiré les montres, tournent en effet en sens inverse. De plus, le bâtiment est maintenant surplombé par un gigantesque cube noir, partie sommitale du nouvel édifice de l'Assemblée législative plurinationale



terminée en 2021, alors que le Palais du peuple, inauguré en 2018, domine la cathédrale de toute sa hauteur. Quelle meilleure manière d'attester que les luttes de pouvoir en Bolivie sont aussi gravées dans la pierre, le verre et l'acier des édifices de La Paz ? Notons tout de même, pour contextualiser, que ce quartier était interdit aux indigènes jusqu'en 1825, et que, jusqu'en 2005, - l'élection d'Evo Morales -, on pouvait observer des gestes discriminatoires à leur égard.

11: La Cathédrale surplombée par le Palais du peuple, La Paz.

Dans un registre moins politique, selon Eduardo Machicado, « Camponovo a pris une décision qui a changé le visage de La Paz. Il s'est rendu compte que le granit qui était employé jusque-là, que l'on extrayait du Rio Choqueyapu - le fleuve qui traverse La Paz - était de mauvaise qualité, car mélangé avec du fer. Il a préféré en faire venir de Comanche, une localité du district de La Paz, car il était plus pur. Beaucoup de bâtiments historiques, ainsi que les pavages de la ville ont été faits avec cette pierre. »

Antonio Camponovo rédigea aussi en 1904 un projet de réseau de tramway. Celui-ci sera entamé en 1911, et démantelé en 1964, à l'époque de l'automobile triomphante. Il rénovera également la façade du théâtre municipal Alberto Saavedra Pérez en 1910, sur laquelle on peut observer des arabesques et motifs floraux typiques de l'Art nouveau alors en vogue. L'édifice lui-même, plus ancien et inspiré d'un modèle vénitien, avait été construit par l'architecte José Nuñez del Prado de 1834 à 1845.



12: Théâtre Alberto Saavedra Pérez, La Paz.

Et au-delà des grandes œuvres de travaux publics et des demeures de millionnaires, qu'a-t-il réalisé d'autre ? Sur le Prado, perdue dans une champignonnière d'immeubles récents sans grâce, on peut voir une élégante maison. Il s'agit de la résidence d'Antonio Camponovo construite en 1907. Il n'y a que peu vécu, étant retourné à Buenos Aires dans la deuxième partie de sa vie. Il y a eu trois filles et un fils, Arnaldo Camponovo, qui est également devenu architecte. Il meurt à Buenos Aires en 1938. Sa résidence à La Paz, qu'il nommera le « chalet suisse », deviendra ensuite un hôtel, et aujourd'hui une discothèque - et un restaurant vendant des poulets frits au rez-de-chaussée...



13: Article de 1982 dédié à Antonio Camponovo et son oeuvre ; on peut observer une photo de sa maison, alors utilisée comme hôtel.



14: El Prado : cette maison, conçue par Antonio Camponovo, qu'il avait baptisée « le chalet suisse », était sa demeure, La Paz.

Antonio Camponovo, sin quien La Paz y Sucre serían irreconocibles

Capital y sede de gobierno: un Tesino que construyó los principales edificios públicos de principios del siglo XX



1: Catedral, La Paz.



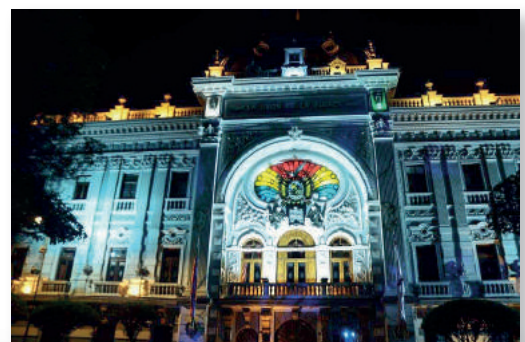
2: Retrato de Antonio Camponovo.

Las sedes de los poderes legislativos y religiosos en La Paz. El Palacio de Gobierno en la Capital, Sucre. A algunos metros de ahí, el más improbable de los castillos de cuentos de hadas. ¿Qué tienen en común todos estos sitios? Han sido diseñados por un arquitecto tesino.

Antonio Camponovo nació en Mendrisio el 17 de abril de 1853. Partiendo de Suiza, estudia arquitectura en la universidad de Turín. Después emigra a Argentina con su hermano Miguel, igualmente arquitecto, gracias a la fuerte ola migratoria suiza en dirección del Nuevo Mundo durante la segunda mitad del siglo XIX. Los dos hermanos se van entonces a Bolivia, que conoce en ese momento un desarrollo económico sorprendente gracias al dinamismo del sector minero, y los precios altos de las materias primas, en alza debido a la Revolución industrial que está en pleno auge en Europa y en

América del Norte. El gobierno llama a los Camponovo en 1892 para construir varios monumentos emblemáticos del país. Si Miguel realizará la mayor parte de su carrera en la pequeña ciudad de Tarija, en el sur del país, él ayudará a su hermano Antonio en todas sus obras y viceversa.

En la capital, Sucre, Antonio participa en la construcción del Palacio de Gobierno en 1892. Después realiza el castillo de la Glorieta – una mezcla de diferentes estilos (gótico, mudéjar, romántico y clásico): si la cuadrícula de este castillo lleva la inscripción «Principado de la Glorieta», es porque Francisco Argandoña, magnate de las minas, obtiene por su mujer del papa León XIII, en 1900, el título de princesa de la Glorieta. Impresionados por la Exposición universal de París, a la cual asistieron en 1889, los Argandoña deseaban



3: Palacio del Gobierno, Sucre.

cubrir un repertorio de estilos por lo menos amplio: el cuerpo central recuerda el estilo florentino del Renacimiento y aquel de Bizancio; uno ingresa a la vivienda por una puerta árabe, una capilla es peinada de un campanario gótico, uno puede ver un mirador de cristal y un alminar en forma de un bulbo ... ¡Y una torre, que es una réplica del Big Ben, corona todo! A veces criticada y ridiculizada por su lado heterogéneo recordando el palacio de la película Citizen Kane, la Glorieta es actualmente una visita obligatoria en Sucre.



4: Dos fotos del Castillo de la Glorieta, Sucre.

Antonio se traslada entonces a La Paz, que se convertirá en la sede de gobierno en 1899 posteriormente a una breve guerra civil, Sucre se quedará como la capital constitucional. Convertido en director de obras públicas, estará a cargo de la entrega de la construcción de la catedral de La Paz: un primer edificio había sido construido en el siglo XVII y destruido en 1831 porque amenazaba de caerse; sólo queda una púlpito en mármol en el actual edificio. En 1835, los trabajos de construcción comienzan: conocerán varias vejaciones, como algunos problemas financieros o la pérdida de los planos originales. «Después de haber inspeccionado la catedral, me di cuenta que ninguno de los ingenieros precedentes se preocupó de realizar un plano general de la catedral, y se conformaron en agregar sobre lo que ya estaba construido», así escribe Antonio Camponovo en una correspondencia a las autoridades de la ciudad en 1899. Termina, por otra parte, su carta de manera acalorada: «mi deseo es que, mañana, este gran pueblo de La Paz pueda enorgullecerse de tener el templo más suntuoso de América del Sur.»



5: Plano original de la fachada de la Catedral de La Paz realizado en 1900 por Antonio Camponovo: «La catedral de La Paz : documentos relativos al trabajo de la obra, producidos con motivo de las observaciones del ingeniero arquitecto nacional, encargado de la dirección técnica de las obras del estado Don Antonio Camponovo, a cuya dirección se halla actualmente la obra de la catedral, con sujeción a los planos presentados por él mismo y aprobados por el supremo gobierno.» ; archivos históricos de la Fundación Machicado Viscarra.



6: Antonio (derecha) y Miguel Camponovo presentando los planos de la catedral.



7: Artículo dedicado a la obra de Antonio Camponovo de la catedral de La Paz, 1900.

Mientras tanto, la concepción será tempestuosa, con muchas controversias entre el arquitecto, las autoridades religiosas y municipales. La catedral no se inauguró hasta 1935, Antonio Camponovo cedió la obra, a consecuencia de diferencias de orden estético, al salesiano italiano Ernesto Vespigniani para su culminación. Las dos torres laterales serán añadidas en 1989, un poco con urgencia, a la ocasión de la visita del papa Juan Pablo II. A propósito, las opiniones son a veces divididas; el escritor Eduardo Machicado, hijo de Flavio Machicado Viscarra, un financiero que había trabajado con Camponovo, señala: «el arzobispo, cuando se enteró de la visita del papa, deseó construir dos torres en hormigón mucho más bajas que aquella, en granito, del plano de Camponovo, en un año! ¡Mi padre intentó explicarle que construir una catedral era un asunto de varios siglos, pero nada se podía hacer!» Sin embargo, es verdad que, aun así, la construcción ya se había dispersado sobre más de ciento cincuenta años. El edificio es por parte imponente: de estilo neo clásico, puede albergar dos mil fieles, es sostenido por columnas masivas y su cúpula recuerda a Saint Pierre.



8: Catedral: púlpito de mármol del antiguo edificio del siglo XVII.



9: Catedral: detalle de los capiteles de las columnas, que se ven detrás del interior de la cúpula.



10: Asamblea Legislativa Plurinacional, La Paz.

Después del poder religioso, sobre la misma plaza Murillo, Antonio Camponovo se ocupará del poder político construyendo, igualmente en un estilo neo clásico, el Palacio Legislativo entre 1905 y 1907. Sobre esta figura un reloj que – a partir del 2014 – las agujas giran al revés, para simbolizar el rechazo de las prácticas impuestas por el Norte a los Países del Sur: en este hemisferio, los relojes solares, que han inspirado los relojes, giran de hecho en el sentido contrario. Además, el edificio está ahora dominado por un gigantesco cubo negro, parte de la cúspide del nuevo edificio de



la Asamblea Legislativa Plurinacional acabado en 2021, mientras que la Casa Grande del Pueblo, inaugurada en 2018, domina la catedral desde toda su altura. ¿Qué mejor manera de demostrar que las luchas de poder en Bolivia están también grabadas en la piedra, el vidrio y el estaño de los edificios de La Paz? Sin embargo, para contextualizar, hay que tomar en cuenta que este barrio era prohibido a los indígenas hasta 1825, y que hasta 2005, cuando gana Evo Morales, se podía observar los gestos discriminatorios hacia ellos.

11: La Catedral dominada por el Palacio del Pueblo, La Paz.

En un registro menos político, según Eduardo Machicado: «Camponovo tomó una decisión que cambió la cara de La Paz. Se dio cuenta que el granito que era usado hasta entonces, que se lo sacaba del Río Choqueyapu – el río que traversa La Paz – era de mala calidad, porque era mezclado con fierro. El prefirió hacer traer granito de Comanche, una localidad del distrito de La Paz, que era más puro. Muchos de los edificios históricos, además del pavimento de la ciudad han sido hechos con esta piedra.»

Antonio Camponovo dirigirá también en 1904 un proyecto de la red del tranvía. Esta será iniciada en 1911, y desmantelada en 1964, en la época triunfante del automóvil. Él renovará también la fachada del teatro municipal Alberto Saavedra Pérez en 1910, sobre la cual se puede observar patrones florales y arabescos típicos del «Art Nouveau» entonces en moda. El edificio mismo, más antiguo e inspirado de un modelo veneciano, había sido construido por el arquitecto José Núñez del Prado de 1834 a 1845.



12: Teatro Alberto Saavedra Pérez, La Paz.

Y más allá de las grandes obras de trabajos públicos y de las casas de los millonarios, ¿qué más realizó? Sobre el Prado, perdida en unas instalaciones de edificios recientes sin gracia, uno puede ver una elegante casa. Se trata de la residencia de Antonio Camponovo construida en 1907. Vivió allí poco tiempo. Retornó a Buenos Aires en la segunda mitad de su vida. Tuvo tres hijas y un hijo, Arnaldo Camponovo, quien igualmente se convirtió en un arquitecto. Muere en Buenos Aires en 1938. Su residencia en La Paz, que él nombró el «chalet suizo», se convertirá después en un hotel, y es actualmente una discoteca – y un restaurante donde venden pollo frito en la planta baja ...



13: Artículo de 1982 dedicado a Antonio Camponovo y su obra; hay una foto de su casa, entonces utilizada como hotel.



14: El Prado: esta casa, diseñada por Antonio Camponovo la llamó «el chalet suizo», fue su hogar, La Paz.

Architecte, sculpteur, compositeur, enseignant...

Dans la Chiquitanía bolivienne du XVIII^e siècle, un zougois, Martin Schmid, cumule tous ces talents



1: Église de Concepción. La charpente est en bois et les murs de terre séchée (ici décorée), comme dans les habitations indigènes.

A Lucerne, dans l'église des Jésuites, Marianne Emmenegger a le contact facile. Elle aborde les visiteurs en allemand et en anglais, pour leur transmettre son admiration d'Ignace de Loyola, fondateur de la Compagnie de Jésus. Elle leur fait la revue des détails de sa chapelle - au fond de l'église -, et explique qu'elle l'admire depuis ses douze ans, car « il a tant fait pour l'éducation des enfants. » Lorsqu'on l'interroge sur Martin Schmid, elle nous mentionne la plaque commémorative fixée à l'entrée de l'église, « son travail très important en Amérique du Sud, et la fierté des Jésuites d'ici à son sujet. » Sait-elle qu'il a aussi travaillé à l'instruction d'un peuple ?

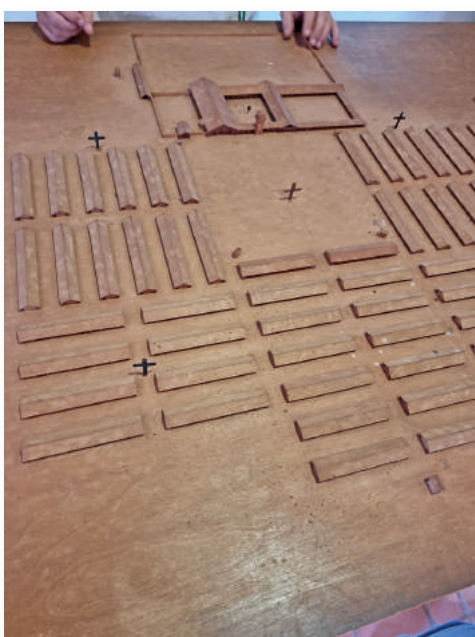
Martin Schmid est né à Baar (Zoug), en 1694. Il étudie au Collège jésuite de Lucerne de 1710 à 1716, et entre dans l'ordre l'année suivante. Ordonné prêtre, il part pour Séville en 1726, et embarque pour le nouveau monde deux ans plus tard - la Guerre anglo-espagnole de 1727-1729 empêchant toute traversée auparavant. Il aborde à Buenos Aires à Pâques de 1729, avant d'entamer un long voyage en char à bœufs et mulet par Córdoba - dans l'Argentine d'aujourd'hui - où il copie les oeuvres du compositeur baroque Zipoli -, et Salta. Il entre ensuite dans les territoires actuellement boliviens par Potosí, où il se procure un orgue, et rejoint finalement la Chiquitanía en août 1730, à l'âge de trente-six ans. « J'ai ici rencontré l'occasion tant recherchée d'extraire des Indiens incroyants de leur forêt. (...) J'ai envoyé trois cents hommes de notre village pour chercher et inviter auprès de nous tous ceux qui voulaient vivre en vrais chrétiens. Après deux mois, ils sont revenus et ont ramené avec eux cent trois âmes non baptisées », écrit-il en 1761.



2: Église San Xavier, cloître.



3: Église San Xavier, détail du cloître.



4: Concepción, Museo Misional. Maquette de la réduction, telle qu'elle existait à l'époque de Martin Schmid. Après l'expulsion des Jésuites, ces bâtiments seront démolis. On peut cependant toujours observer ce type d'urbanisme dans le village de Santa Ana.

La crainte de l'esclavage et l'attrait culturel des missions permettent aux Jésuites d'attirer de nombreux indigènes auprès d'eux - leur faible nombre rendant l'usage de la force impossible. A noter que l'entreprise n'est pas sans risque, plusieurs prêtres se faisant tuer par les indigènes et gagnant le rang de martyr, tel le père Lucas Caballeros, fondateur de la mission de Concepción. Les prêtres fondent ainsi des villages « idéaux » dont ils excluent les Espagnols, préfigurant en quelque sorte le système des kibboutz ou des kolkhozes : par exemple, les résidents, indigènes ou prêtres, travaillent cinq jours par semaine pour la communauté, et un pour eux-mêmes, le dimanche étant chômé.

Architecte, Martin Schmid conçoit et fait construire dès 1741 les magnifiques églises de San Rafael, Concepción et San Javier, reconnaissables à leur rosace ovale et à leur charpente de bois semblable à un squelette, copiée des halls de réunion indigènes. Les murs, en terre de termitière et bouse séchée recouvertes de plâtre, ne portent pas le poids de la structure. On n'emploie pas de pierre, car celle-ci est introuvable dans la région.

En plus de les dessiner, Martin Schmid sculpte une partie du mobilier, tels les confessionnaux ou certaines statues. Une d'elles - une vierge à l'enfant - est une copie de Lucas Cranach et a fait le voyage à Lucerne en 1994, pour le tricentenaire de la naissance de Martin Schmid. Il n'existe par contre pas de portrait avéré de notre homme. Une statue au Musée de Concepción le représente probablement sous les traits de Saint Paul, le pêcheur d'âmes - ce saint a la réputation d'avoir converti beaucoup de païens - , ce qui constitue certainement une allusion à l'activité missionnaire qu'il a déployée.

« Je suis missionnaire parce que je chante, je joue et je danse », écrit Martin Schmid ; il a en effet composé de nombreuses pièces musicales baroques. A ce sujet, Roberto Tomicha, docteur en misologie (science étudiant le phénomène missionnaire) et père jésuite à l'Université de Cochabamba nous apporte quelques éclairages : « Il faut comprendre que les missionnaires qui venaient en Amérique du Sud entamaient un voyage sans retour (...). Les hommes sélectionnés devaient être de santé solide, fiable spirituellement et stable émotionnellement. Ils étaient de plus souvent extrêmement talentueux, que ce soit pour l'organisation ou l'apprentissage des langues ; parfois, leurs qualités se sont révélées uniquement sur place. Ils devaient d'ailleurs savoir tout faire : cuisiner, soigner, construire des bâtiments cultiver la terre... mais également chanter ou jouer d'instruments de musique qu'ils construisaient eux-mêmes. Ainsi, lorsque Martin Schmid prononce cette phrase, c'est extrêmement intéressant, parce qu'il ne voit pas que la partie doctrinale de sa mission, mais également la musique, l'architecture, la peinture, tout ce qui suscite l'attraction et permet de faire passer son message ; (...) un artiste le fera encore mieux, car il vit dans un monde qui est moins théorique ou philosophique et plus intuitif ».



5: Concepción : les églises conçues par Martin Schmid sont reconnaissables à leur rosace ovale.



6: Église de Santa Ana. Cet orgue a été partiellement construit par Martin Schmid.

Martin Schmid se fait également enseignant et artisan : « J'ai commencé à enseigner le chant aux gamins indiens qui savaient lire. J'ai, qui plus est, entrepris de fabriquer des instruments de musique, sans qu'on me l'ait par ailleurs enseigné en Europe. Mais la nécessité a fait de moi un artisan. Chaque groupe a son orgue, on a fait beaucoup de violons de cèdre (...) et j'enseigne aux enfants à jouer, » écrit Martin Schmid en 1744, après avoir, entre autres, assemblé l'orgue, que l'on peut toujours voir - et jouer - dans l'église de Santa Ana. Au sujet de celui-ci, Eckart Kühne note que « son soufflet vient du premier orgue qu'il a amené de Potosi et qu'on a ajouté des tuyaux en étain lors de la restauration. Pour des raisons économiques - l'étain devant être importé dans la Chiquitanía, Martin Schmid a probablement monté des tuyaux en bois qu'il a façonnés pour les notes graves. »

Espagnols et Portugais expulsent les Jésuites d'Amérique du Sud en 1767. « Organisé et puissant comme il était, cet ordre s'était attiré des ennemis : les Espagnols le voyaient de plus en plus comme un état dans l'état. Les Jésuites disposaient également d'un réseau diplomatique et d'une solide économie exportatrice - on vend des violons et des meubles ouvragés jusqu'en Europe, on exporte également du café, de la cire d'abeille... -, ce qui a en fin de compte certainement contribué à attiser les tensions, particulièrement des colons qui vivaient plus pauvrement que les indigènes », nous explique Roberto Tomicha. Alors qu'au Paraguay - où l'installation des réductions est bien antérieure -, les indigènes et certains prêtres opposent un baroud désespéré aux Espagnols, l'évacuation se déroule pacifiquement en Bolivie, ce qui aura le mérite de préserver les églises. Martin Schmid, retourné en Suisse, s'éteint à Lucerne en 1772, à l'âge de septante-sept ans. Le Vatican dissoudra l'ordre des Jésuites l'année suivante. On le reconstituera en 1814, dans la foulée de la Restauration.



7: Chœur de l'église de San Xavier.



8: Sur ces deux photos de l'intérieur de l'église de San Xavier, la charpente en bois est bien visible.



De ces conflits, restent-ils des traces maintenant ? A Lucerne, non loin de l'église de Jésuites, la Zytturm a été construite aux environs de 1403 pour abriter l'horloge municipale. De nos jours encore, elle sonne avec une minute d'avance sur l'heure. Elle montre ainsi la prééminence de l'Etat sur les différentes horloges d'église qui parsèment la ville...

Ce texte – sous une forme raccourcie - a fait l'objet d'une parution antérieure dans la revue « Passé simple » de mars 2024.

Arquitecto, escultor, compositor, profesor...

En la Chiquitanía boliviana del siglo XVIII, Martin Schmid, suizo, nativo de la ciudad de Zug, combina todos estos talentos



1: Iglesia de la Concepción. El armazón es de madera y las paredes de tierra seca (aquí decorada), como en las viviendas indígenas.

En Lucerna, en la iglesia de los Jesuitas, se puede encontrar fácilmente a Marianne Emmenegger. Ella recibe a los visitantes en alemán e inglés, y les transmite su admiración por Ignacio de Loyola, fundador de la Compañía de Jesús. Les hace un recorrido detallado por su capilla -al fondo de la iglesia- y explica que lo admira desde que tenía doce años, porque «hizo mucho para la educación de los niños.» Cuando uno pregunta sobre Martin Schmid, ella nos muestra la placa conmemorativa colgada en la entrada de la iglesia, «su obra es muy importante en América del Sur, de ahí el orgullo de los Jesuitas sobre su persona.» ¿Sabe que también trabajó para la educación de un pueblo?

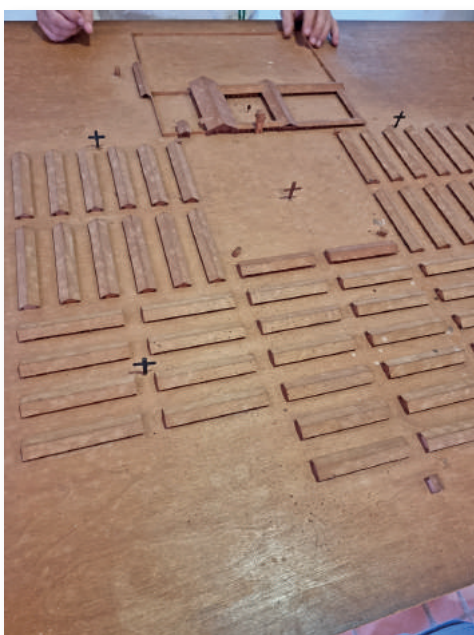
Martin Schmid nació en Baar (Zug), en 1694. Estudió en el Liceo jesuita de Lucerna de 1710 a 1716, e ingresó en la compañía al año siguiente. Graduado como sacerdote, se va a Sevilla en 1726, y se va a la expedición del Nuevo Mundo dos años después – la guerra entre ingleses y españoles de 1727-1729 impide cualquier travesía anterior. Llega a Buenos Aires en Pascuas de 1729, antes de empezar un largo viaje en carretilla en bueyes y mulas hacia Córdoba – actualmente Argentina – donde copia las obras del autor barroco Zipoli -, y posteriormente a Salta. Ingresa a los actuales territorios bolivianos a través de Potosí, donde se procura un órgano, y finalmente llega a la Chiquitanía en agosto de 1730, a la edad de treinta y seis años. «He encontrado aquí la oportunidad tan anhelada de extraer de sus selvas a unos indígenas no creyentes. (...) He enviado a trescientos hombres de nuestro pueblo para buscar e invitar cerca de nosotros a todos los que quisieran vivir como verdaderos cristianos. Después de dos meses, regresaron y trajeron con ellos a trescientas almas no bautizadas», escribió en 1761.



2: Iglesia de San Xavier, claustro.



3: Iglesia de San Xavier, detalle del claustro.



4: Concepción, Museo Misional. Maqueta de la reducción, tal como existía en la época de Martín Schmid. Tras la expulsión de los Jesuitas, estos edificios fueron demolidos. Este tipo de urbanismo aún puede verse en el pueblo de Santa Ana.

El miedo de la esclavitud y el atractivo cultural de las misiones permitieron a los Jesuitas atraer hacia ellos a varios indígenas— su pequeña cantidad hizo innecesario el uso de la fuerza. Cabe señalar que la expedición no fue sin riesgos, varios sacerdotes murieron en manos de los indígenas y ganaron el título de mártires, tal es el caso del padre Lucas Caballeros, fundador de la misión de Concepción. Los sacerdotes fundaron así los pueblos «ideales» de los cuales excluyeron a los españoles, reconociendo de alguna manera el sistema de los kibboutz o de los kolkhozes: por ejemplo, los residentes, indígenas o sacerdotes trabajan: cinco días por semana para la comunidad, y un día para ellos, el domingo era de descanso.

El arquitecto, Martín Schmid, diseñó y hizo construir desde 1741 las magníficas iglesias de San Rafael, Concepción y San Javier, reconocibles gracias a su roseta ovalada y a su armazón de madera parecido a un esqueleto, copiado de los salones de las reuniones de los indígenas. Las paredes, en tierra termitera y excremento seco recubiertos de yeso, no aguantaban el peso de la estructura. No se utilizaron piedras, porque estas no se encontraban en la región.

Además de diseñarlas, Martín Schmid talla una parte de los muebles, como los confesionarios o algunas estatuas. Una de ellas — una virgen al niño — es una copia de Lucas Cranach e hizo el viaje a Lucerna en 1994, para el tricentenario del nacimiento de Martín Schmid. En cambio, no existe un retrato comprobado de nuestro sujeto. Una estatua en el Museo de Concepción lo representa probablemente bajo los rasgos de San Pablo, el pecador de las almas, — ese santo tiene la reputación de haber convertido varios paganos —, lo que hace referencia ciertamente a la actividad misionera que desempeñó.

«Yo soy misionero porque yo canto, juego y bailo», escribe Martin Schmid; evidentemente compuso varias obras musicales barrocas. Sobre eso, Roberto Tomicha, doctor en misiología (ciencia que estudia el fenómeno misionero) y sacerdote jesuita en la universidad de Cochabamba, nos da algunas aclaraciones: «Se debe entender que los misioneros que llegaban a América del Sur se embarcaban en un viaje sin retorno (...). Los hombres seleccionados debían estar en un buen estado de salud y espiritualmente confiables y emocionalmente estables. Eran a menudo extremadamente talentosos, ya sea para la administración o para aprender idiomas; a veces, sus cualidades se conocieron solamente en el lugar. Debían, por cierto, saber hacer todo: cocinar, curarse, construir inmuebles, cultivar la tierra. Pero igualmente cantar o tocar instrumentos musicales que ellos mismos fabricaban. De esta manera, cuando Martin Schmid dice esta frase, es muy interesante, porque no ve claramente la parte doctrinal de su misión, pero igualmente la música, la arquitectura, la pintura, todo lo que provoca la atracción y permite de transmitir su mensaje; (...) un artista lo haría incluso mejor, ya que vive en un mundo que es menos teórico o filosófico».



5: Concepción: las iglesias diseñadas por Martin Schmid se reconocen por sus rosetones ovalados.



6: Iglesia de Santa Ana. Este órgano fue construido en parte por Martin Schmid.

Martin Schmid es igualmente profesor y artesano: «He empezado a enseñar el canto a los jóvenes indios que sabían leer. Asimismo, he emprendido a fabricar instrumentos musicales, sin que me lo enseñaran previamente en Europa. Pero la necesidad, hizo de mí un artesano. Cada grupo tiene su órgano, hemos hecho muchos violines de cedro (...) y enseñé a los niños a tocar» escribe Martin Schmid en 1744, después de haber, entre otras cosas, ensamblado el órgano, que todavía se puede ver – y tocar – en la iglesia de Santa Ana. A propósito, Eckart Kühne dice que «su silbido viene del primer órgano que trajo de Potosí y que se añadió tubos de estaño cuando lo restauraron. Por razones económicas – el estaño debía ser importado a la Chiquitanía, Martin Schmid probablemente tuvo que construir tubos de madera que arregló para las notas graves.»

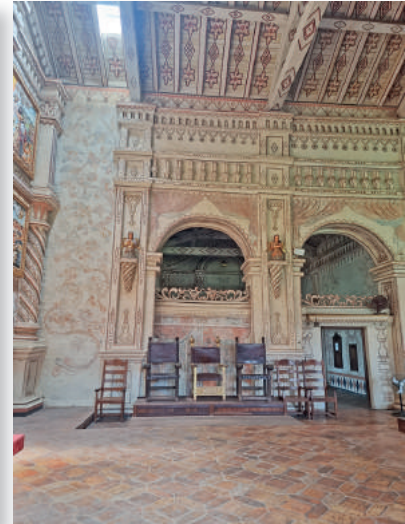
Espanoles y portugueses expulsaron a los Jesuitas de América del Sur en 1767. «Organizados y potentes como lo eran, esa orden se consiguió enemigos: los españoles los veían cada vez más como un Estado dentro de un Estado. Los Jesuitas disponían igualmente de una red diplomática y de una sólida economía exportadora – venden violines y muebles elaborados hasta Europa, exportan igualmente el café, la miel de abejas -, lo que a final de cuenta contribuyó seguramente a incitar las tensiones, particularmente de los colonos que vivían más pobremente que los indígenas», nos explica Roberto Tomicha. Mientras que en el Paraguay – donde las reducciones se habían instalado mucho antes -, los indígenas y algunos sacerdotes dan un combate desesperado a los españoles, la evacuación se desarrolla pacíficamente en Bolivia, lo que causara el mérito de preservar las iglesias. Martin Schmid, retorna a Suiza, y muere en Lucerna en 1772, a la edad setenta y dos años. El Vaticano disolverá la orden de los Jesuitas al siguiente año. Se la reconstruirá en 1814, en plena Restauración.



7: Coro de la iglesia de San Xavier.



8: En estas dos fotos del interior de la iglesia de San Xavier, el entramado de madera es visible.



¿De estos conflictos, quedan aún huellas actualmente? En Lucerna, no muy lejos de la iglesia de los Jesuitas, la Zyturm ha sido construida alrededor de 1403 para albergar el reloj de la municipalidad. Hasta el día de hoy, suena un minuto antes de la hora. Así demuestra la preeminencia del Estado sobre los diferentes relojes de la iglesia que se esparcen en la ciudad...

Este texto – versión abreviada – ha sido objeto de una publicación previa en la revista « Passé simple » de marzo del 2024.

La mission inspirée d'un Zurichois dans la Chiquitanía bolivienne

Deux siècles après Martin Schmid, le Jésuite Hans Roth restaure et prolonge son œuvre



1: Église de San José de Chiquitos, en 2023. Les danseurs préparaient la célébration de la fête de Santa Cruz.

Dans l'église de San José de Chiquitos, les piliers de la sacristie ont triste mine : la peinture dorée est écaillée, et tombe par lambeaux. « Les fidèles arrachent des morceaux de peinture pour leur reliquaire », nous indique notre guide, Christian Roth, « c'est la grande différence avec les missions du Paraguay, qui ont été détruites lors de l'expulsion des Jésuites : elles sont réduites à l'état de musée, alors que celles de Bolivie sont toujours des lieux de foi et de pratique religieuse. » Ce que l'on ne sait pas toujours, c'est que cette persistance de la tradition doit beaucoup à un architecte suisse, Hans Roth.



2: Christian Roth, fils de Hans, guide et architecte.

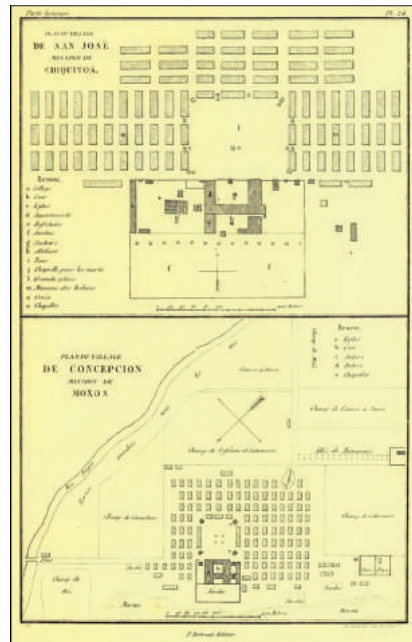


3: Portrait d'Alcide d'Orbigny (1802-1857), gravure du XIXe siècle.

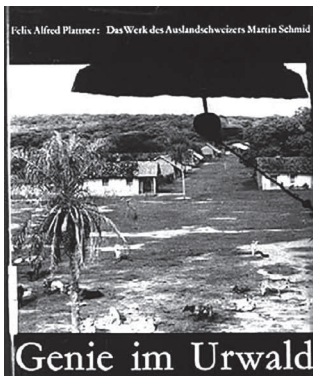
Après le départ des missionnaires, en 1767, les indigènes prennent en charge les réductions, les villages créés par les Jésuites. Elles reçoivent, plusieurs décennies plus tard, la visite d'un fameux explorateur français : Alcide d'Orbigny (1802-1857), un naturaliste dont certaines découvertes, entre autres dans le domaine de la paléoclimatologie, sont toujours utiles aujourd'hui à la recherche de gisements d'énergies fossiles. Il voyage en Amérique du Sud de 1826 à 1834, et visite les vestiges des missions jésuites en 1831. Voici comment, dans sa correspondance, il décrit sa visite à San Xavier : « A la messe du dimanche, j'ai été stupéfait d'entendre une musique que je préférerais à celles que j'avais pu entendre dans les villes les plus riches de Bolivie. (...) Chaque chanteur avait sa feuille devant lui et exécutait sa partie avec bon goût, accompagné des orgues et violons que les indiens avaient eux-mêmes confectionnés. J'écoutais cette musique avec une joie immense, car je n'avais rien entendu de plus beau dans toute l'Amérique du Sud. »



4: « Vue de la place de San José », gravure d'Alcide d'Orbigny réalisée en 1830.



5: « Plans des villages de Concepción et San José », gravure d'Alcide d'Orbigny réalisée en 1830.



6: Couverture de « Genie im Urwald : das Werk des Auslandschweizers Martin Schmid ».

Plus d'un siècle après, l'ordre jésuite enverra en 1957 et 1958 le grison Félix Plattner évaluer leur état. Il en sortira un livre, *Genie im Urwald : das Werk des Auslandschweizers. Martin Schmid aus Baar*, qui permettra d'informer un public d'initiés de l'existence des réductions. Accompagné d'un caméraman, il en tirera également un documentaire, *Panamericana*, qui a été diffusé pendant plusieurs mois à Zürich au début des années 1960.

A noter que, selon lui, les talents observés par d'Orbigny se sont perdus au cours du siècle qui a suivi. Il parle alors d'interprétations approximatives et d'instruments très dégradés. Il vaut la peine de le citer lorsqu'il relate son voyage : « nous avons visité les restes des missions jésuites du sud

du Brésil. (...) Nous avons suivi ensuite les pas de Martin Schmid de Buenos Aires à travers la pampa (...) et par-dessus la cordillère jusqu'à Potosí et dans les environs de Santa Cruz de la Sierra. Là, nous avons été obligés de laisser l'automobile. Depuis deux ans, des saisons de pluie inhabituellement fortes avaient rendu les accès terrestres aux missions inutilisables. Nous avons atteint ces dernières après nonante minutes d'un vol aventureux au-dessus d'une mer verte d'une sauvagerie inextricable. » Cette description tranche avec les routes - plus ou moins - asphaltées et la déforestation que l'on peut observer aujourd'hui dans cette région.

Félix Plattner termine son texte par un inventaire de l'état des églises de la Chiquitanía. Bien qu'encore debout, contrairement aux missions paraguayennes et brésiliennes qui ne sont plus que ruines, celles-ci nécessitent des restaurations urgentes. Il conclut son livre par cette poignante exhortation : « N'est-ce pas mon devoir, d'appeler la patrie à donner aux actuels gardiens de ces lieux saints les moyens de sauver les travaux de notre compatriote Martin Schmid (...) pour les temps à venir ? »



7: Hans Roth avec le buste de Martin Schmid.

Il faudra cependant attendre les années 1970 pour que les restaurations commencent vraiment, et un Suisse, le Zurichois Hans Roth, originaire d'Unterägeri (Zoug), y tiendra le premier rôle. Né en 1934 à Zürich, il rejoint l'ordre des Jésuites à l'âge de vingt-et-un ans, avant de se former aux humanités, puis à l'architecture à l'ETH de Zürich et d'étudier la théologie en Angleterre. Il voyage en Inde, où il travaille entre autres avec Mère Teresa, en construisant des maisons pour les pauvres et les religieuses. Une fois revenu en Europe, l'ordre le mandate en 1972 pour une mission de six mois en Bolivie, dans la région de la Chiquitanía, - du nom de la principale; ethnie indigène y vivant, les Chiquitos - pour restaurer l'église de San Rafael.

Il y restera quasiment vingt-huit ans. En 1976, Hans Roth démissionne des Jésuites : il s'est marié et va avoir un enfant. Son fils, Christian, adolescent et jeune adulte, l'accompagnera dans tous ses voyages et travaux de restauration - il deviendra guide et perpétuera l'œuvre de son père.

Si l'on devait, de façon impressionniste, retenir quelques éclats de cette oeuvre, on mentionnerait la figure peinte de Hans Roth sous les traits de Saint-Paul sur la façade de l'église San Miguel, les relations parfois rocambolesques avec les autorités locales, et cette anecdote qui illustre bien le génie de Martin Schmid : « à San Rafael, mon père a remarqué que les briques de terre servant à construire les églises mesuraient quarante-deux centimètres sur vingt-et-un avec quatorze de profondeur. Il a commencé par penser que ce système était absurde, jusqu'à ce que vienne Stefan Fellner, un historien de la musique, qui lui a fait remarquer que ces proportions correspondaient à une ancienne mesure de l'Empire espagnol, la vara », dit Christian Roth. Tout est alors devenu clair : les mesures étaient en fait extrêmement harmonieuses, musicales même. Le son à l'intérieur de ces églises est d'ailleurs parfait, elles ont été faites pour la musique.



8: Hans Roth représenté sous les traits de Saint Paul sur la façade de l'église de San Miguel.

Hans Roth, dans ses travaux, ne s'est pas limité à l'architecture. Faisons un détour : les Jésuites partent alors que plusieurs de leurs projets étaient en chantier ou, au moins, en plan. En 1780, dans le village de Santa Ana, les indigènes décident de construire l'église qu'on leur avait promise, et gèrent les offices eux-mêmes, sans qu'un curé de l'extérieur ne parvienne à s'imposer. Localité un peu isolée, Santa Ana a par ailleurs gardé le plan original des missions, les Espagnols n'ayant pas cherché à corriger son urbanisme.

En 1972, Hans Roth y découvre, dissimulées dans une harpe, des partitions originales. Les colonisateurs souhaitant effacer la mémoire de l'état jésuite, les indigènes les avaient probablement cachées là en attendant des temps meilleurs. Avec d'autres documents collectés au fil du temps, elles constituent la substance d'un atelier de restauration qu'il a mis sur pied au village de Concepción. On y a reconstitué un très large corpus de partitions ; des musicologues sont venus compléter les parties perdues, et des experts en conservation de documents anciens ont voyagé dans la Chiquitanía pour quelques mois afin de former les indigènes, qui ont ensuite repris l'activité. A noter qu'on a généralisé cette façon de faire à d'autres corps de métier, Hans Roth tenant à ce qu'on fabrique tout le matériel employé, jusqu'aux outils, sur place. Plusieurs ateliers, de menuiserie, métallurgie, ou encore de maçonnerie - dont certains sont encore en activité de nos jours - ont vu ainsi le jour. Le travail de restauration des partitions, quant à lui, s'est terminé à la fin de 2023. La musique des réductions est plus vivante que jamais car, chaque deux ans, s'y déroule le festival international de musique baroque et de renaissance américaine « Misiones de Chiquitos », où elle est particulièrement à l'honneur.



9: Festival international de musique baroque et de la Renaissance américaine « Misiones de Chiquitos », avec le soutien et la participation de la Suisse 2024.

Et quid des conservateurs ? Ils ne craignent pas le chômage : l'humidité menaçant dangereusement les plans de Hans Roth, ils vont consacrer les prochaines années à les numériser...



10: Concepción, atelier de restauration ; travail sur une partition ancienne.

11: Partition restaurée du compositeur Zipoli ; il s'agit d'un missionnaire jésuite ayant vécu au Paraguay quelques décennies avant la venue de Martin Schmid aux Amériques.



12: L'église de San José au début des restaurations, en 1990.

À Santa Ana, la tradition de la musique baroque a ainsi connu une renaissance inespérée : Hans Roth y a contribué à former un orchestre classique composé de musiciens locaux. Sans connaissance musicale lui-même, il a ici joué le rôle d'organisateur. « La musique retentit à nouveau à Santa Ana, je peux m'éteindre maintenant », dira-t-il d'ailleurs, après le premier concert. Deux orchestres jouent régulièrement, un constitué d'adultes - en tournée en Espagne à l'automne 2023 -, et un composé d'enfants et de adolescents. Nous avons pu constater, à l'écoute d'une version tout à fait convaincante -

tenu compte de l'âge des musiciens - d'un mouvement du Guillaume Tell de Rossini (en l'honneur des visiteurs suisses !) que l'ancienne tradition avait bien repris.

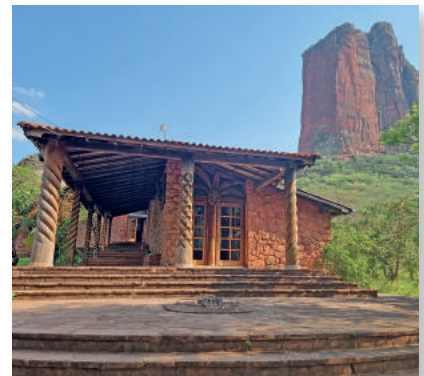


13: Église Santa Ana.

Hans Roth, finalement, a fait plus que restaurer des églises et dynamiser la région économiquement et culturellement. Dans un lieu isolé, aux confins du Brésil et de la Bolivie, sous une immense tour rocheuse naturelle rouge d'oxyde de fer, est lovée l'église de Chochis qu'il a créée : inspirée de Gaudi, des animaux de la province de l'Orient ornent ses colonnes. On y trouve des mygales et serpents (Martin Schmid les auraient-ils considérés comme diaboliques ?), mais aussi un tatou, un jaguar ou un condor. Les cultes peuvent s'y célébrer en plein air, et ses bas-reliefs célèbrent les trois grandes cultures de Bolivie : l'andine, l'orientale et l'européenne. « Jusqu'à l'âge de cinquante ans, un architecte ne peut que copier », nous indique Christian Roth, « après, il crée. Dans les années 90, mon père a commencé à créer, et a bâti cette œuvre magnifique. » Hans Roth a terminé la construction de l'église de Chochis en 1994, a restauré six églises, en a construit sept autres et a édifié de nombreux autres bâtiments dans la région. Il est mort en 1999 à Rankweil, dans le Vorarlberg autrichien où il est allé passer les dernières semaines de sa vie, à l'âge de soixante-cinq ans.



14: Église de Chochis.



15: Entrée de l'église de Chochis.



16: Église de Chochis, Adam et Eve ; le fruit défendu est ici un cherimoya, une espèce locale.



17: Église de Chochis, pilier sculpté dédié à la musique ; on peut observer des instruments européens et andins (violon et flûte de Pan).

La misión inspirada de un Zuriqués en la Chiquitanía boliviana

Dos siglos después de Martin Schmid, el jesuita Hans Roth restaura y prolonga su obra



1: Iglesia de San José de Chiquitos, 2023. Los bailarines se preparaban para celebrar la fiesta de la Santa Cruz.

En la iglesia de San José de Chiquitos, los pilares de la sacristía tienen triste pinta: la pintura dorada está descompuesta y cayendo por pedazos. «Los devotos se sacan pedazos de pintura para su relicario», nos indica nuestro guía, Christian Roth, «es la gran diferencia con las misiones de Paraguay, que han sido destruidas cuando expulsaron a los Jesuitas: han sido reducidas al estado de museos, mientras que las de Bolivia son todavía lugares de fe y de práctica religiosa.» Lo que no siempre sabemos, es que esta persistencia de la tradición se debe mucho a un arquitecto suizo, Hans Roth.



2: Christian Roth, hijo de Hans, guía y arquitecto.

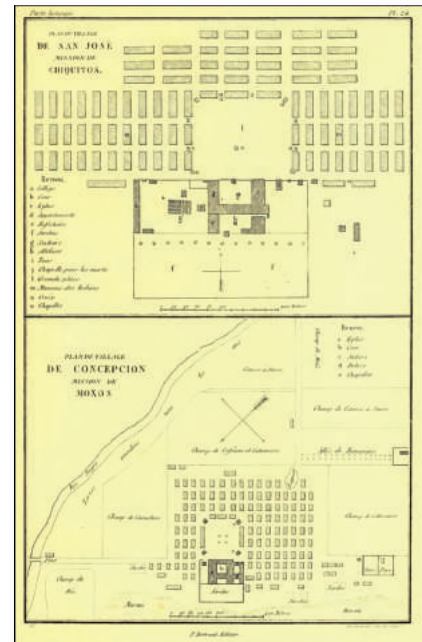


3: Retrato de Alcide d'Orbigny (1802-1857), grabado del siglo XIX.

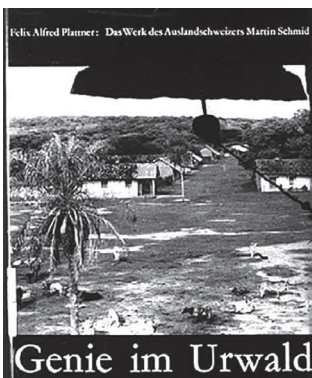
Después de la partida de los misioneros, en 1767, los indígenas se encargan de las reducciones, los pueblos creados por los Jesuitas. Ellos reciben, varias décadas después, la visita del famoso explorador francés: Alcides de Orbigny (1802-1857), un naturalista cuyos descubrimientos, entre otros en el dominio de la paleoclimatología, son todavía útiles actualmente para la investigación de yacimientos de energías fósiles. Él viaja en América del Sur de 1826 a 1834, y visita las ruinas de las misiones Jesuitas en 1831. Así es cómo, en su correspondencia, describe su visita a San Xavier: «En la misa del domingo, estuve asombrado de escuchar una música que preferí a aquellas que pude escuchar en las ciudades más ricas de Bolivia. (...) Cada cantante tenía su hoja delante de él y tocaba su parte con buen gusto, acompañados de órganos y violines que los indios habían ellos mismos confeccionado. Escuchaba esta música con una alegría inmensa, ya que nunca había escuchado nada más lindo en toda América del Sur.»



4: «Vista de la plaza de San José», grabado de Alcide d'Orbigny, 1830.



5: «Planos de los pueblos de Concepción y San José», grabado de Alcide d'Orbigny realizado en 1830.



6: Tapa del libro «Genie im Urwald : das Werk des Auslandschweizer Martin Schmid».

Después de un siglo, el orden jesuita enviará en 1957 y 1958 al anciano Félix Plattner para evaluar su estado. Y publicará un libro, *Genie im Urwald : das Werk des Auslandschweizers. Martin Schmid aus Baar*, que permitió de informar al público del inicio de la existencia de las reducciones. Acompañado por un camarógrafo, también realizó un documental, *Panamericana*, que se proyectó durante varios meses en Zúrich a principios de los años sesenta.

A tomar en cuenta que, según él, los talentos observados por Orbigny se han perdido a lo largo del siglo que siguió. Habla entonces de interpretaciones aproximadas y de instrumentos muy desgastados. Vale la pena citarlo cuando comenta de su viaje: «hemos visitado los restos de las

misiones Jesuitas del sur del Brasil. (...) posteriormente hemos seguido los pasos de Martin Schmid de Buenos Aires hasta la pampa (...) y por encima de la cordillera hasta Potosí y en los entornos de Santa Cruz de la Sierra. Ahí, estuvimos obligados a dejar el auto. Hace dos años, las temporadas de lluvia inusualmente fuertes hicieron difícil el acceso terrestre a las misiones inservibles. Hemos llegado a estas últimas después de noventa minutos de un vuelo aventurero por encima de un mar verde de una salvajería inextricable.» Esta descripción corta con las carreteras – más o menos – asfaltadas y la deforestación que se puede observar actualmente en la región.

Félix Plattner termina su texto con un inventario del estado de las iglesias de la Chiquitanía. Aunque todavía de pie, contrariamente a las misiones paraguayas y brasileras que sólo quedan ruinas, estas solamente necesitan refacciones urgentes. Concluye su libro con esta tajante afirmación de exaltación: «¿No es mi deber, de llamar a la patria a dar a los actuales guardias de estos lugares santos los medios de salvar los trabajos de nuestro compatriota Martin Schmid (...) para los tiempos que vendrán?»



7: Hans Roth con el busto de Martin Schmid.

Sin embargo, habrá que esperar los años 1970 para que las restauraciones empiecen realmente, y un suizo, el Zuriqués Hans Roth, originario de Unterägeri (Zug), llevará a cabo el papel clave. Nacido en 1934 en Zúrich, se une a la orden de los Jesuitas a la edad de veintiún años, antes de formarse en humanidades, y después en arquitectura en la ETH (Escuela Politécnica Federal) de Zúrich y de estudiar teología en Inglaterra. Viaja a la India, donde trabaja entre otras personas con la Madre Teresa, construyendo casas para los pobres y los religiosos. Una vez de retorno en Europa, los Jesuitas lo designan en 1972 para una misión de seis meses a Bolivia, en la

región de la Chiquitanía, - cuyo nombre viene de la principal etnia indígena que vive ahí, los Chiquitos – para restaurar la iglesia de San Rafael.

Se quedará casi veintiocho años. En 1976, Hans Roth se retira de los Jesuitas: se casa y va a ser padre. Su hijo, Christian, adolescente y adulto joven, lo acompañará en todos sus viajes y trabajos de restauración – se convertirá en guía y perpetuará la obra de su padre.

Si se debería, de manera impresionista, conservar algunos brillos de esta obra, uno se quedaría con la figura pintada de Hans Roth de San Pablo sobre la fachada de la iglesia de San Miguel, las relaciones algunas veces rocambolescas con las autoridades locales, y esta es una anécdota que ilustra bien la genialidad de Martin Schmid : «en San Rafael, mi padre se dio cuenta que los ladrillos de tierra servían para construir las iglesias, median cuarenta y dos centímetros por veintiuno y catorce de profundidad. El empezó a pensar que este sistema era absurdo, hasta que llegó Stefan Fellner, un historiador de música, que le hizo dar cuenta que estas proporciones correspondían a una antigua medida del imperio español, la vara», dice Christian Roth. Entonces todo se aclaró: las medidas eran en realidad extremadamente armoniosas, musicales incluso. El sonido al interior de estas iglesias de hecho es perfecto, fueron hechas para la música.



8: San Pablo, con los rasgos de Hans Roth, en la fachada de la iglesia de San Miguel.

Hans Roth, en sus trabajos, no se limitó sólo a la arquitectura. Demos una vuelta: los Jesuitas se van cuando varios de sus proyectos estaban en construcción o, por lo menos, en planes. En 1780, en el pueblo de Santa Ana, los indígenas deciden construir la iglesia que les habían prometido, y deciden administrar los trabajos ellos mismos, sin que un cura del extranjero logre imponerse. Un lugar un poco aislado, Santa Ana pudo, entre otras cosas, conservar el plano original de las misiones, los españoles no han buscado a corregir su urbanismo.

En 1972, Hans Roth descubre, escondido en un arpa, unas partituras originales. Los españoles deseaban borrar la memoria de los Jesuitas, los indígenas probablemente las escondieron ahí, esperando tiempos mejores. Junto con otros documentos recolectados a lo largo del tiempo, ellas constituyen la substancia de un taller que construyó en el pueblo de Concepción. Se reconstituyó una gran parte del cuerpo de las partituras: unos musicólogos vinieron a completar las partes perdidas, y unos expertos en conservación de documentos antiguos han viajado a la Chiquitanía por unos meses con el fin de capacitar a los indígenas, que después retomaron las actividades. A tomar en cuenta que se generalizó de esta manera de enseñar a otros el trabajo, Hans Roth quería que se usara todo el material disponible, hasta las herramientas, en el lugar. Varios talleres, de carpintería, de metalurgia, y hasta de albañilería - que algunos están todavía en funcionamiento actualmente - vieron así el día. El trabajo de restauración de las partituras, por su parte, se acabó a finales del 2023. La música de las reducciones está más viva que nunca, porque, cada dos años, se desarrolla el Festival Internacional de Música Renacentista y Barroca Americana «Misiones de Chiquitos», donde está particularmente presente.



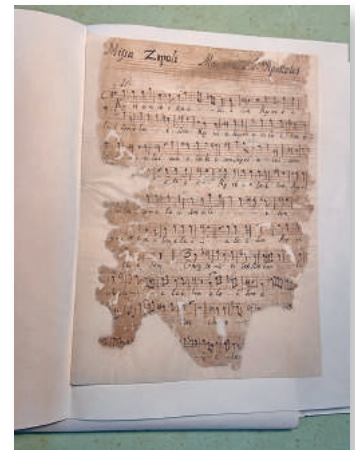
9: Festival Internacional de Música Renacentista y Barroca Americana «Misiones de Chiquitos», con apoyo y participación de parte de Suiza, 2024.

¿Y qué fue de los conservadores? No temen al desempleo: la humedad peligrosamente amenaza los planos de Hans Roth, ellos van a dedicar los próximos años a digitalizar los documentos...



10: Concepción, taller de restauración; trabajo en una vieja partitura.

11: Partitura restaurada por el compositor Zipoli, que fue un misionero jesuita que vivió en Paraguay unas décadas antes de que Martin Schmid llegará a las Américas.



12: La iglesia de San José al inicio de las obras de restauración en 1990.

En Santa Ana, la tradición de la música barroca ha conocido de esta manera un renacimiento inesperado: Hans Roth ha contribuido en formar una orquesta clásica compuesta por músicos locales. Sin conocimiento musical en cuanto a él, jugó el papel de organizador. «La música resonó de nuevo en Santa Ana, ya puedo descansar en paz ahora», dijo en aquel entonces entre otras cosas, después del primer concierto. Dos orquestas tocan regularmente, una compuesta de adultos, quienes estuvieron de gira en España en el otoño 2023, y una compuesta de niños y adolescentes. Hemos podido constatar, escuchando una versión muy convincente tomando en cuenta la edad

de los músicos – de un movimiento de Guillermo Tell de Rossini (¡en honor a los visitantes suizos!) que la antigua tradición evidentemente ya había sido retomada.



13: Iglesia Santa Ana.

Hans Roth, finalmente, hizo mucho más que restaurar las iglesias y dinamizar la región económicamente y culturalmente. En un lugar aislado, en los confines del Brasil y de Bolivia, debajo de una inmensa torre rocosa roja natural de óxido de hierro, se sitúa la Iglesia de Chochis que creó: inspirada de Gaudí, los animales de la provincia del Oriente adornan sus columnas. Uno encuentra tarántulas y serpientes (¿Martin Schmid las habría considerado como diabólicas?) pero también un armadillo, un jaguar o un cóndor. Los rituales pueden festejarse al aire libre, y estos valles reflejan las tres grandes culturas de Bolivia: la andina, la oriental y la europea. «Hasta la edad de cincuenta años, un arquitecto no puede sólo copiar», nos indica Christian Roth, «después, él crea. Durante los años 90, mi padre empezó a crear, y construyó esta magnífica obra». Hans Roth terminó la construcción de la iglesia de Chochis en 1994, ha restaurado seis iglesias, construido otras siete y levantado numerosos edificios más en la región. Él falleció en 1999 en Rankweil, en el Vorarlberg austriaco donde fue a pasar las últimas semanas de su vida, a la edad de sesenta y cinco años.



14: Iglesia de Chochis.



15: Entrada de la Iglesia de Chochis.



16: Iglesia de Chochis, Adán y Eva ; aquí la fruta prohibida es una chirimoya, una fruta local.



17: Iglesia de Chochis, pilar esculpido dedicado a la música ; se pueden ver instrumentos europeos y andinos (violín y zampoñas).

LÉGENDE PHOTOS BWA

1. L'ambassade en 2024; photo de Robert Pérez.
2. L'ambassade vue depuis le téléphérique (au centre à droite); photo de Séverine Moser, 2024.
3. Portrait de Doris Wälchli; copyright Brauen & Wälchli architectes, Marc Schellenberg.
4. Journal « 24 Heures » de février 2014, montrant cinq représentations diplomatiques suisses à l'étranger, dont l'ambassade de Suisse à La Paz; « 24 Heures », Vaud 26.02.2014.
5. Journal « Le Nouvelliste » de mai 2003, rendant hommage à l'œuvre; « Le Nouvelliste », Sion 06.05.2003.
6. Le puits de lumière centrale; photo de Séverine Moser, 2024.
7. Plan du bâtiment de l'ambassade; «*Ambassade suisse à La Paz, Bolivie*», dans *AS Architecture Suisse*, numéro 150, 03/2003.
8. Façade de l'ambassade; copyright Jean-Philippe Daulte, 2003.
9. L'ambassade en 2024; photo de Robert Pérez.
10. La salle de conférence construite en 2015; le toit végétalisé permet de la considérer comme un espace de jardin et de respecter ainsi la législation local ; photo de Robert Pérez, 2024.
11. Escaliers; copyright Jean-Philippe Daulte, 2003.
12. Café et puits de lumière; copyright Jean-Philippe Daulte, 2003.
13. Bureau du quatrième étage; copyright Jean-Philippe Daulte, 2003.
14. Façade de l'ambassade de nuit; copyright Jean-Philippe Daulte, 2003.
15. Façade: la photo ayant été prise en 2003, on peut observer que la rue est pavée et qu'aucun immeuble ne surplombe l'ambassade; copyright Jean-Philippe Daulte, 2003.

LEYENDA FOTOS BWA

1. *La Embajada en 2024; foto de Robert Pérez.*
2. *La Embajada vista desde el teleférico (centro derecha); foto de Séverine Moser, 2024.*
3. *Retrato de Doris Wälchli; copyright Brauen & Wälchli architectes, Marc Schellenberg.*
4. *Periódico «24 Heures» de febrero 2014, que muestra cinco representaciones diplomáticas suizas al extranjero, entre ellas, la Embajada de Suiza en La Paz; «24 Heures», Vaud 26.02.2014.*
5. *Periódico «Le Nouvelliste» de mayo 2003, que rinde homenaje al trabajo; «Le Nouvelliste», Sion 06.05.2003.*
6. *La claraboya central; foto de Séverine Moser, 2024.*
7. *Plano del edificio en el que se ve la escalera; «Ambassade suisse à La Paz, Bolivia», en AS Architecture Suisse, número 150, 03/2003.*
8. *Fachada de la Embajada; copyright Jean-Philippe Daulte, 2003.*
9. *La Embajada en 2024; foto de Robert Pérez.*
10. *La sala de conferencias construida en 2015; la cubierta verde permite considerarla un espacio ajardinado, cumpliendo así la legislación local; foto de Robert Pérez, 2024.*
11. *Escaleras; copyright Jean-Philippe Daulte, 2003.*
12. *Café y claraboya; copyright Jean-Philippe Daulte, 2003.*
13. *Oficina de la cuarta planta; copyright Jean-Philippe Daulte, 2003.*
14. *Fachada de la Embajada de noche; copyright Jean-Philippe Daulte, 2003.*
15. *Fachada: como la foto fue tomada en 2003, puede verse que la calle está pavimentada y que no hay edificios que den a la Embajada; copyright Jean-Philippe Daulte, 2003.*

LÉGENDE PHOTOS MIGUEL CAMPONOVO

1. Casa Dorada à Tarija: parfaitement symétrique, elle constitue l'angle de deux rues; photo de Lionel Moser, 2024.
2. Portrait de Miguel Camponovo, fin du XIXe siècle; archives de la famille Camponovo, Tarija.
3. Détail d'un plan, avec la signature de Miguel Camponovo, fin du XIXe siècle; archives de la famille Camponovo, Tarija.
4. Façade de la Casa Dorada; photo de Lionel Moser, 2024.
5. Trois photos de l'intérieur et « patio » de la Casa Dorada; photos de Lionel Moser, 2024.
6. La Casa Dorada orne le billet de vingt boliviens; photo de Lionel Moser, 2024.
7. Castillo Azul à Tarija; photo de Lionel Moser, 2024.
8. Enriqueta Toussaint, épouse de Miguel, entourée de Rafael, Emma et Olimpia, ses enfants, début du XXe siècle; archives de la famille Camponovo, Tarija.

LEYENDA FOTOS MIGUEL CAMPONOVO

1. *Casa Dorada en Tarija; perfectamente simétrica, hace esquina con dos calles; foto de Lionel Moser, 2024.*
2. *Retrato de Miguel Camponovo, fin del siglo XIX; archivos de la familia Camponovo, Tarija.*
3. *Detalle de un plano, firmado de Miguel Camponovo, fin del siglo XIX; archivos de la familia Camponovo, Tarija.*
4. *Fachada de la Casa Dorada; foto de Lionel Moser.*
5. *Tres fotos del interior y patio de la Casa Dorada; fotos de Lionel Moser, 2024.*
6. *La Casa Dorada adorna el billete de veinte bolivianos; foto de Lionel Moser, 2024.*
7. *Castillo Azul en Tarija; foto de Lionel Moser, 2024.*
8. *Enriqueta Toussaint, esposa de Miguel, rodeada de Rafael, Emma y Olimpia, sus hijos, principio del siglo XX; archivos de la familia Camponovo, Tarija.*

LÉGENDE PHOTOS ANTONIO CAMPONOVO

1. *Cathédrale, La Paz; photo de Cecilia Viscarra, 2024.*
2. *Portrait d'Antonio Camponovo, fin du XIXe siècle; archives de la famille Camponovo, Tarija.*
3. *Palais du Gouvernement, Sucre; photo de Cecilia Viscarra, 2015.*
4. *Deux photos du Château de la Glorieta, Sucre; photos de Gustavo Viscarra, 2022.*
5. *Plan original de la façade de la Cathédrale de La Paz réalisé en 1900 par Antonio Camponovo: « La cathédrale de La Paz : documents relatifs aux travaux du chantier, produits à l'occasion des observations de l'architecte ingénieur national, chargé de la direction technique des travaux de l'Etat Don Antonio Camponovo, sous la direction duquel les travaux de la cathédrale sont actuellement en cours, selon les plans présentés par lui-même et approuvés par le gouvernement »; archives historiques de la Fondation Flavio Machicado Viscarra.*
6. *Antonio (à droite) et Miguel Camponovo présentant les plans de la cathédrale, début XXe siècle; archives de la famille Camponovo, Tarija.*
7. *Article dédié au travail d'Antonio Camponovo sur la cathédrale de La Paz, 1900; archives de la famille Camponovo, Tarija.*
8. *Cathédrale: chaire en marbre datant de l'ancien édifice, au XVIIIe siècle; photo de Cecilia Viscarra, 2024.*
9. *Cathédrale: détail du chapiteau des colonnes, on peut observer derrière l'intérieur de la coupole; photo de Cecilia Viscarra, 2024.*
10. *Palais législatif plurinational, La Paz; photo de Cecilia Viscarra, 2024.*
11. *La Cathédrale surplombée par le Palais du peuple, La Paz; photo de Cecilia Viscarra, 2024.*
12. *Théâtre Alberto Saavedra Pérez, La Paz; photo de Cecilia Viscarra, 2024.*
13. *Article de 1982 dédié à Antonio Camponovo et son oeuvre; on peut observer une photo de sa maison, alors utilisée comme hôtel; archives de la famille Camponovo, Tarija.*
14. *El Prado: cette maison, conçue par Antonio Camponovo, qu'il avait baptisée « le chalet suisse », était sa demeure, La Paz; photo de Cecilia Viscarra, 2024.*

LEYENDA FOTOS ANTONIO CAMPONOVO

1. *Catedral, La Paz; foto de Cecilia Viscarra, 2024.*
2. *Retrato de Antonio Camponovo, fin del siglo XIX; archivos de la familia Camponovo, Tarija.*
3. *Palacio de Gobierno, Sucre; foto de Cecilia Viscarra, 2015.*
4. *Dos fotos del Castillo de la Glorieta, Sucre; fotos de Gustavo Viscarra, 2022.*
5. *Plano original de la fachada de la catedral de La Paz realizado en 1900 por Antonio Camponovo: «La catedral de La Paz: documentos relativos al trabajo de la obra, producidos con motivo de las observaciones del ingeniero arquitecto nacional, encargado de la dirección técnica de las obras del estado Don Antonio Camponovo, a cuya dirección se halla actualmente la obra de la catedral, con sujeción a los planos presentados por él mismo y aprobados por el supremo gobierno»; archivos históricos de la Fundación Machicado Viscarra.*
6. *Antonio (derecha) y Miguel Camponovo presentando los planos de la catedral, principio del siglo XX; archivos de la familia Camponovo, Tarija.*
7. *Artículo dedicado a la obra de Antonio Camponovo en la catedral de La Paz, 1900; archivos de la familia Camponovo, Tarija.*
8. *Catedral: púlpito de mármol del antiguo edificio del siglo XVII; foto de Cecilia Viscarra, 2024.*
9. *Catedral: detalle de los capiteles de las columnas, que se ven detrás del interior de la cúpula; foto de Cecilia Viscarra, 2024.*
10. *Asemblea Legislativas Plurinacional, La Paz; foto de Cecilia Viscarra, 2024.*

11. *La Catedral dominada por el Palacio del Pueblo, La Paz; foto de Cecilia Viscarra, 2024.*
12. *Teatro Alberto Saavedra Pérez, La Paz; foto de Cecilia Viscarra, 2024.*
13. *Artículo de 1982 dedicado a Antonio Camponovo y su obra; hay una foto de su casa, entonces utilizada como hotel; archivos de la familia Camponovo, Tarija.*
14. *El Prado: esta casa, diseñada por Antonio Camponovo, la llamó «el chalet suizo», fue su hogar, La Paz; foto de Cecilia Viscarra, 2024.*

LÉGENDE PHOTOS MARTIN SCHMID

1. Église de Concepción. La charpente est en bois et les murs de terre séchée (ici décorée), comme pour les habitations indigènes; photo de Cecilia Viscarra, 2023.
2. Église San Xavier, cloître; photo de Cecilia Viscarra, 2023.
3. Église de San Xavier, détail du cloître; photo de Cecilia Viscarra, 2023.
4. Concepción, Museo Misional. Maquette de la réduction, telle qu'elle existait à l'époque de Martin Schmid. Après l'expulsion des Jésuites, ces bâtiments seront démolis. On peut toujours observer ce type d'urbanisme dans le village de Santa Ana; photos de Cecilia Viscarra, 2023.
5. Concepción: les églises conçues par Martin Schmid sont reconnaissables à leur rosace ovale; photo de Cecilia Viscarra, 2023.
6. Église de Santa Ana. Cet orgue a été partiellement construit par Martin Schmid; photo de Cecilia Viscarra, 2023.
7. Chœur de l'église de San Xavier; photo de Cecilia Viscarra, 2023.
8. Sur ces deux photos de l'intérieur de l'église San Xavier, la charpente en bois est bien visible; photos de Cecilia Viscarra, 2023.

LEYENDA FOTOS MARTIN SCHMID

1. *Iglesia de la Concepción. El armazón es de madera y las paredes de tierra seca (aquí decorada), como en las viviendas indígenas; foto de Cecilia Viscarra, 2023.*
2. *Iglesia de San Xavier, claustro; foto de Cecilia Viscarra, 2023.*
3. *Iglesia de San Xavier, detalle del claustro; foto de Cecilia Viscarra, 2023.*
4. *Concepción, Museo Misional. Maqueta de la reducción, tal como existía en la época de Martín Schmid. Tras la expulsión de los Jesuitas, estos edificios fueron demolidos. Este tipo de urbanismo aún puede verse en el pueblo de Santa Ana; foto de Cecilia Viscarra, 2023.*
5. *Concepción: las iglesias diseñadas por Martin Schmid se reconocen por sus rosetones ovalados; fotos de Cecilia Viscarra, 2023.*
6. *Iglesia de Santa Ana. Este órgano fue construido en parte por Martin Schmid; foto de Cecilia Viscarra.*
7. *Coro de la iglesia de San Xavier; foto de Cecilia Viscarra, 2023.*
8. *En estas dos fotos del interior de la iglesia de San Xavier, el entramado de madera es visible; fotos de Cecilia Viscarra, 2023.*

LÉGENDE PHOTOS HANS ROTH

1. Église de San José de Chiquitos, en 2023. Les danseurs préparaient la célébration de la fête de Santa Cruz; photo de Cecilia Viscarra.
2. Christian Roth, fils de Hans, guide et architecte; photo de Cecilia Viscarra, 2023.
3. Portrait d'Alcide Charles Victor Marie Dessalines d'Orbigny (1802-1857), gravure du XIXe siècle; <https://books.openedition.org/ifea/3862>, consulté le 11 juin 2024.
4. « *Vue de la place de San José* », gravure d'Alcide d'Orbigny réalisée en 1830, publiée dans « *Voyage en Amérique méridionale* », tome 4.
5. « *Plans des villages de Concepción et San José* », gravure d'Alcide d'Orbigny réalisée en 1830, publiée dans *Voyage en Amérique méridionale*, tome 4.
6. Couverture de « *Genie im Urwald: das Werk des Auslandschweizers Martin Schmid* », Félix Plattner, 1959, NZN Buchverlag, Zürich.
7. Hans Roth avec le buste de Martin Schmid, photo de Monseigneur Antonio Eduardo Bösl, 1985.
8. Hans Roth représenté en Saint Paul sur la façade de l'église de San Miguel; photo de Gustavo Viscarra, 2023.
9. Festival international de musique baroque et de la Renaissance américaine « Misiones de Chiquitos », avec le soutien et la participation de la Suisse 2024; photo de l'archives de l'Ambassade Suisse en Bolivie.
10. Concepción, atelier de restauration: travail sur une partition ancienne; photo de Cecilia Viscarra, 2023.

11. Partition restaurée du compositeur Zipoli ; il s'agit d'un missionnaire jésuite ayant vécu au Paraguay quelques décennies avant la venue de Martin Schmid aux Amériques; photo de Cecilia Viscarra, 2023.
12. L'église de San José au début des restaurations, en 1990; photo de Cecilia Viscarra, 2023.
13. Église Santa Ana; photo de l'archives de l'Ambassade Suisse en Bolivie, 2023.
14. Église de Chochis; photo de Cecilia Viscarra, 2023.
15. Entrée de l'église de Chochis; photo de Cecilia Viscarra, 2023.
16. Église de Chochis, Adam et Eve; le fruit défendu est ici un cherimoya, une espèce locale; photo de Cecilia Viscarra, 2023.
17. Église de Chochis, pilier sculpté dédié à la musique; on peut observer des instruments européens et andins (violon et flûte de Pan); photo de Cecilia Viscarra, 2023.

LEYENDA FOTOS HANS ROTH

1. *Iglesia de San José de Chiquitos, 2023. Los bailarines se preparaban para la celebración de la fiesta de la Santa Cruz; foto de Cecilia Viscarra.*
2. *Christian Roth, hijo de Hans, guía y arquitecto; foto de Cecilia Viscarra, 2023.*
3. *Retrato de Alcide d'Orbigny (1802-1857), grabado del siglo XIX ; <https://books.openedition.org/ifea/3862>, consultado el 11 de junio 2024.*
4. *«Vista de la plaza de San José», grabado de Alcide d'Orbigny, 1830, publicado en «Voyage en Amérique méridionale», tomo 4.*
5. *«Planos de los pueblos de Concepción y San José», grabado de Alcide d'Orbigny realizado en 1830, publicado en Voyage en Amérique méridionale, tomo 4.*
6. *Tapa del libro «Genie im Urwald: das Werk des Auslandschweizers Martin Schmid», Félix Plattner, 1959, NZN Buchverlag, Zurich.*
7. *Hans Roth con el busto de Martin Schmid; foto de monseñor Antonio Eduardo Bösl, 1985.*
8. *San Pablo representando con los rasgos de Hans Roth en la fachada de la iglesia de San Miguel; foto de Gustavo Viscarra, 2023.*
9. *Festival Internacional de Música Renacentista y Barroca Americana «Misiones de Chiquitos», con apoyo y participación de parte de Suiza 2024; foto de los archivos de la Embajada de Suiza en Bolivia.*
10. *Concepción, taller de restauración: trabajo en una vieja partitura; foto de Cecilia Viscarra, 2023.*
11. *Partitura restaurada por compositor Zipoli, que fue un misionero jesuita que vivió en Paraguay unas décadas antes de que Martin Schmid llegara a las Américas; foto de Cecilia Viscarra, 2023.*
12. *La iglesia de San José al inicio de las obras de restauración en 1990; foto de Cecilia Viscarra, 2023.*
13. *Iglesia Santa Ana; foto de los archivos de la Embajada de Suiza en Bolivia, 2023.*
14. *Iglesia de Chochis; foto de Cecilia Viscarra, 2023.*
15. *Entrada de la iglesia de Chochis; foto de Cecilia Viscarra, 2023.*
16. *Iglesia de Chochis, Adán y Eva; aquí la fruta prohibida es una chirimoya, una especie local; foto de Cecilia Viscarra, 2023.*
17. *Iglesia de Chochis, pilar esculpido dedicado a la música; se pueden ver instrumentos europeos y andinos (violín y zampoñas); foto de Cecilia Viscarra, 2023.*



Schweizerische Eidgenossenschaft
Confédération suisse
Confederazione Svizzera
Confederaziun svizra

Embajada de Suiza en Bolivia